

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -

il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.

Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 18

Deux savants devant le fait religieux	Dominique Tassot	2
La faute originelle de la science moderne	Ernest Hello	11
Le sens moral vaut mieux que l'intelligence	Alexis Carrel	19
La religiosité cosmique au cœur de la science	Albert Einstein	22
Un insecticide cause la maladie de la vache folle	Fintan Dunne	26
Les lois de la vie saine	Dr. Paul Carton	32
La Terre n'a jamais été plate	Michel Hébert	36
Autour de la grotte de Cussac (suite)	Dr Pierre-Florent Hautvilliers	43
Cultures particulières et sagesse universelles	Yaya Bari	46
Image de Dieu ou animal ?	Stephen Hand	53
La relation "homme-animal" chez les Juifs	Jean-Marie Mathieu	59
L'Animal et la Science	Dr Umar Tomfafi	64
Les critères internes	Dom Jean de Monléon osb	68
L'oiseau réfute les théories transformistes	Jacques Foucher	73
COURRIER DES LECTEURS		78
A la pointe de mon stylet Frère Pierre		81

Editorial

Deux savants devant le fait religieux ***Dominique Tassot***

Résumé : Carrel et Einstein, contemporains, connurent tôt la gloire scientifique, durent l'un et l'autre traverser l'Atlantique pour mener à bien leurs travaux, mais abordèrent la religion de manière radicalement opposée. Homme du vivant, Carrel languit après la vie invisible à venir ; homme de l'inerte, Einstein prêche une « religion cosmique » impersonnelle, et n'attend de la mort que le néant. On notera au passage comment ses convictions lamarckistes ont amené chez Carrel ces formules qui lui valent aujourd'hui en France un ostracisme immérité. On en déduira aussi comment le christianisme, en transcendant les différentes « cultures », peut rétablir entre les groupes humains le respect et l'amour mutuel qui s'imposent aux fils d'un même Père.

Même lorsqu'elle s'en défend - comme aujourd'hui - la démarche scientifique demeure, en partie du moins, une recherche de la vérité. Sous ce rapport elle ne peut éviter le fait religieux, qu'il s'agisse d'une confrontation ou d'une simple rencontre, d'une interrogation ou d'une réelle collaboration.

On en trouvera dans ce numéro un double témoignage d'autant plus significatif qu'il s'agit de deux chercheurs presque contemporains, Prix Nobel, et dont la vocation scientifique n'eut rien de religieux. De plus tous deux trouvèrent aux Etats-Unis une terre d'accueil ; dès 1906 pour Carrel (à l'Institut Rockefeller de New York) ; en 1933 pour Einstein (à l'Université de Princeton). Enfin l'un comme l'autre furent marqués par une pensée évolutionniste fraîchement victorieuse, encore sur sa lancée, triomphant d'autant mieux qu'elle n'était pas encore venue butter sur la rigidité de faits contraires. Darwin comptait sur les paléontologues à venir pour déterrer les « chaînons manquants » qui seraient venus couronner son hypothèse. Et comme l'on croit volontiers ce qu'on souhaite, il fallut attendre un siècle pour que Simpson se décidât à affirmer qu'il était inutile de chercher plus longtemps les intermédiaires nécessaires à la théorie et que l'évolution avait dû procéder par sauts. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'incohérence conceptuelle de cette évolution « saltationniste ».

Remarquons en passant que, cinquante années plus tard, le grand public imagine toujours une évolution graduelle, car c'est la seule crédible : si l'on passe sans transition d'un type d'organisation à un autre, à quoi bon parler d'é-volution ? Surtout, pourquoi dès lors refuser au nom de la science la création par Dieu de types bien distincts ? Il n'existe plus de différence logique entre les sauts évolutionnistes brusques et les actes divins faisant exister les espèces. La seule différence demeure le postulat philosophique :

naturalisme pur et dur d'un côté ; reconnaissance du facteur surnaturel de l'autre.

Carrel est de ces rares scientifiques qui affirment haut et clair l'influence et l'importance du surnaturel.

Devant la guérison miraculeuse de Marie Bailly à Lourdes, il déclarait au *Nouvelliste de Lyon* (10 juin 1902) : « *La science doit se tenir en garde constamment contre la supercherie et la crédulité. Mais il est de son devoir de ne pas rejeter les faits par cela seul qu'ils semblent extraordinaires et qu'elle demeure impuissante à les expliquer* ».¹

Mais il restait tenté d'appliquer la méthode scientifique à tous les domaines, y compris ceux qui la dépassent. Dans son *Journal*, au 22 mars 1943, on note : « *Le but de la vie est la sainteté et non la science. Mais la sainteté ne peut pas, sans l'aide de la science, organiser et conduire la vie. La tâche de la science est de permettre aux hommes d'atteindre la sainteté* » ; et le 27 février, cette phrase plus naïve encore : « *L'intelligence humaine, dirigée par l'esprit et les méthodes de la science, est selon toutes vraisemblances capable de sauver la civilisation de l'Occident* »².

C'est minimiser la blessure irréductible héritée d'Adam, à laquelle il n'est qu'un remède, qu'une Porte de salut, qu'un unique Rédempteur. Et le nom de science ne pourra jamais prétendre à ce rôle messianique, si ce n'est d'une science au service du seul Messie.

Ici se trahit le lamarckisme* de Carrel, influencé par Bergson qu'il cite souvent³ et pour lequel : « *Plus nous approfondirons la nature du temps, plus nous comprendrons que durée signifie invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau.* »⁴

On comprend ainsi l'intérêt de Carrel pour le fascisme mussolinien, où il voyait une organisation sociale novatrice plus conforme au modèle organique

¹ cf. Préface du Pr. Pierre Lépine, dans *Alexis Carrel, l'ouverture de l'homme*, sous la direction de Yves Christen, Ed. du Félin, Paris, 1986, p.28.

² Dr Alexis Carrel, *Le voyage de Lourdes*, Plon, 1949, pp.140-141.

* Lamarck (1744—1829), spécialiste des mollusques, avait imaginé que les organes pouvaient se déformer avec l'usage jusqu'à se transformer complètement avec le temps et les générations : il évoquait la girafe dont le cou se serait allongé à force de brouter les feuilles des arbres !.. Cette idée que des efforts individuels successifs peuvent aller jusqu'à modifier la nature des êtres, est rester ancrée chez les penseurs marxistes. De là le succès de Lyssenko. Mais elle continue de toucher bien des penseurs politiques.

³ Le fait est d'autant plus remarquable que Carrel lisait très peu, considérant qu'on apprend plus des hommes que des livres.

⁴ Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Alcan, Paris, 1927, p.11.

et capable d'aménager le territoire italien (l'assèchement des marais), de faire partir les trains à l'heure et de lutter contre la mafia⁵.

La mode est aujourd'hui de débaptiser les rues Alexis Carrel, en raison de son goût pour la hiérarchie (hiérarchie des individus, des régimes politiques, etc...), présenté comme contraire à notre conformisme démocratique. Le Professeur Lépine, qui avait fait un stage à l'Institut Rockefeller en 1938, note à ce propos : « *L'Homme cet inconnu* », traduit en 20 langues, fut à l'époque un grand événement de librairie. La traduction française, qui fut dirigée par Mme Carrel, présente malheureusement dans sa version quelques différences avec le texte original en anglais. Coïncidant avec la montée dans le monde du nazisme, certaines phrases, exprimant des opinions tranchées comme cela était habituel chez Carrel mais insidieusement détachées de leur contexte, semblaient justifier, au nom de théories biologiques, la mystique raciale, alors que cette attitude était à l'opposé de la pensée de Carrel. Cette interprétation abusive a certainement contribué au malentendu et à entretenir l'équivoque sur les positions politiques de Carrel »⁶.

Il faut ici ajouter que les préjugés que Carrel tirait de son évolutionnisme lamarkiste, se retrouvaient alors tout aussi bien chez les darwiniens américains, et même aggravés chez eux par leur croyance en une sélection naturelle éliminatrice.

Darwin avait écrit à ce sujet : « *Quiconque a vu un sauvage dans son pays natal n'éprouvera aucune honte à reconnaître que le sang de quelque être inférieur coule dans ses veines* ».⁷

Edwin G. Conklin, professeur de biologie à Princeton de 1908 à 1933, et en 1936 Président de la toujours très influente Association Américaine pour l'Avancement de la Science, écrivait en 1921 : « *La comparaison d'une race moderne avec le Néandertalien ou l'Homme de Heidelberg montre que toutes ont changé, mais les races négroïdes ressemblent plus étroitement à la souche originelle que les races blanche ou jaune. Cette considération doit conduire ceux qui croient en la supériorité de la race blanche à s'efforcer de préserver sa pureté et à établir et maintenir la ségrégation des races, car plus elle se maintiendra, plus grande sera la prépondérance de la race*

⁵ Lorsque les Américains débarquèrent en Sicile, ils s'assurèrent ainsi sans difficulté les services de la Mafia.

⁶ Pr. Pierre Lépine, op. cit., p.12.

⁷ Ch. Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, trad. E. Barbier, Reinwald, Paris, 1881, p.678.

blanche »⁸. Le Mahatma Gandhi, souvent présenté comme un défenseur de l'égalité entre les hommes, distinguait volontiers la caste des brahmanes qui était la sienne, des autres hindous, et surtout des Kafirs, les noirs sud-africains pour lesquels il n'avait aucune considération. On lira à ce propos les citations suivantes tirées du journal *Indian Opinion* (qu'il avait lancé pour défendre les droits de la minorité colorée dans la colonie du Cap où il était avocat). Le 28 février 1905 alors qu'une loi (un « bill ») venait de réglementer la possession d'armes à feu par les Noirs et les Indiens : « *L'Indien britannique ne mérite aucune des restrictions imposées aux autochtones pour le port d'armes à feu. La race supérieure peut bien demeurer telle en interdisant l'armement des autochtones , mais existe-t-il le moindre vestige d'une justification pour l'interdire aux Indiens britanniques ?* ». La superproduction d'Hollywood sur Gandhi montre qu'il fut arrêté pour être monté dans un wagon réservé aux blancs.

Le fait est exact ; mais voici comment Gandhi commenta la relaxe prononcée par le juge : « *La cour a décidé que les Kafirs n'ont pas le droit de voyager en tramway. Et suivant le règlement des trams les passagers mal-vêtus ou ivres ne peuvent monter dans les voitures. Ainsi, grâce à la décision de la Cour, seul des Indiens (ou des « hommes de couleurs », colored people) bien mis et propres, à l'exclusion des Kafirs, peuvent désormais voyager en tram* » (*Indian Opinion* du 2 juin 1906). (Nb. Le mot « Kafirs », ou « Cafre », nom arabe, désigne les noirs non musulmans vivant au sud de l'Equateur ; il s'agit ici des Bantous, Zoulous ou Matabélés qui habitent l'Afrique du Sud). Et le 24 décembre 1903, toujours dans *Indian Opinion*, Gandhi appuie publiquement le courant nationaliste blanc qui était en progrès : « *Nous croyons à la pureté de la race tout autant qu'ils nous semblent y croire. Seulement nous pensons qu'ils serviraient mieux leurs intérêts, qui nous sont aussi chers qu'à eux-mêmes, en défendant la pureté de toutes les races et non d'une seule d'entre elles. Nous aussi croyons que la race blanche d'Afrique du sud devrait y être la race dominante.* » Ces quelques citations suffirent à montrer que les vétilles reprochées à Carrel – dans un ouvrage dont il n'a pas dirigé la traduction – ne font qu'illustrer une fois de plus la parabole de la paille et de la poutre. On notera en passant qu'un portrait de Gandhi était accroché au mur dans le bureau d'Einstein (cf. Kouznetsov, op. cit., p.240.)

⁸ Felwin G. Conklin, *The Direction of Human Evolution* (Scribner's, New York, 1921, p.34.)

Dans la même veine, Jules Ferry déclarait devant la Chambre des Députés, le 28 juillet 1885 : « *les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures* ».

Il ne faisait que suivre une pensée déjà formulée par Voltaire, le grand adversaire du christianisme à la veille de la Révolution Française. Dans son *Traité de Métaphysique*, au chapitre V intitulé « *Si l'homme a une âme* », il se demande comment classer les « *animaux nègres* » par rapport aux autres animaux : « *Que rencontrai-je de différent dans les animaux nègres ? Que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans leurs têtes, exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces être, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre (...)* »

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieur à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce. »⁹

On le voit, s'il fallait débaptiser tous les monuments publics élevés à la gloire des écrivains ou des savants influencés par les préjugés de leur époque, la tâche serait coûteuse pour les deniers municipaux !..

La religion quelque peu scientifique de Carrel, ouverte à l'invisible, ne demandait qu'à s'épanouir en culte intérieur du vrai Dieu, qu'à s'enflammer au contact de l'amour divin. Le 10 novembre 1938, il note dans son carnet de *Méditations* : « *Seigneur, prenez la direction de ma vie, car je suis perdu dans l'obscurité. Tout ce que votre volonté m'inspirera de faire, je le ferai. Il faut, Seigneur, s'approcher de vous en toute pureté et toute humilité* » ; et le 25 décembre 1939 : « *O mon Dieu, combien je regrette de n'avoir rien compris à la vie, d'avoir essayé de comprendre des choses qu'il est inutile de comprendre. La vie ne consiste pas à comprendre mais à aimer, à aider les autres, à prier, à travailler. Faites, ô mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard* ». ¹⁰

Celui qui, à 68 ans, comprend ainsi que son devoir est d'aider les autres, est un des rares hommes - hormis les saints - que l'on puisse qualifier sans crainte de bienfaiteur de l'humanité. C'est l'assassinat du Président Sadi Carnot, en 1898 à Lyon¹¹, qui lance cet interne à l'Hôtel-Dieu sur la voie de la recherche : il s'insurge contre le fait qu'on ne sache ni ne puisse faire de

⁹ Voltaire, Œuvres complètes, annot. Louis Moland, 52 tomes Garnier, 1877-1879, t. XXII, p.210.

¹⁰ Dr Alexis Carrel, op. cit., p.149 et p.151.

¹¹ La veine-porte sectionnée par le poignard de Caserio, Sadi Carnot expire sur un canapé de la Préfecture devant le corps médical impuissant.

sutures vasculaires. En 1912 ses avancées sur la chirurgie des vaisseaux, les transplantations et greffes d'organes et la culture in vitro des tissus, lui valent, à 39 ans, le premier Prix Nobel de Médecine décerné à un savant vivant hors de l'Europe. En 1914-1918, il s'attaque au traitement des plaies de guerre et met au point, aidé par le chimiste Henry Drysdale Dakin, un soluté antiseptique toléré par les tissus : l'eau de Carrel-Dakin¹².

En 1930, avec l'ingénieur-aviateur Charles Lindbergh, il réalise une pompe à perfusion (« cœur artificiel ») qui anticipe peut-être sur un futur où la médecine pourra « *retirer du corps l'organe malade, le traiter plus énergiquement qu'à l'intérieur de l'organisme, puis le réimplanter au patient* »¹³.

À contrario, on peut se demander quels bienfaits l'humanité retirera jamais des travaux théoriques d'Einstein.

Certes sa gloire humaine est toujours bruyamment entretenue, mais Einstein meurt dans un sentiment tragique d'insatisfaction. Suite au suicide de son collègue et ami Paul Ehrenfest, en 1933, il note que souvent, de nos jours, des hommes remarquables quittent la vie de leur propre gré et d'ajouter : « *Ceux qui ont bien connu (Paul Ehrenfest), comme il me l'a été accordé à moi, savent que cette personnalité sans tache est tombée principalement victime d'un conflit de conscience qui, sous une forme ou sous une autre, n'est épargné à aucun professeur universitaire qui a dépassé la cinquantaine* »¹⁴. Lors de cet aveu significatif, Einstein a 54 ans.

Le même esprit torturé se manifeste encore dans cette lettre à son ami intime (et traducteur) Solovine, en mars 1949 : « *Vous vous figurez que je regarde avec une calme satisfaction l'œuvre de ma vie. Mais vue de plus près, la chose se présente tout autrement. Il n'y a pas une seule notion dont je sois convaincu qu'elle tiendra ferme, et je ne suis pas sûr d'être généralement sur la bonne voie* »¹⁵. A ce trouble intérieur s'ajoute l'effet d'une opposition publique, surtout liée à ses prises de positions politiques ou religieuses. Selon son biographe soviétique : « *Il était un « rouge » pour les réactionnaires*¹⁶. *Des membres du clergé et des « pères de famille* »

¹² Toujours en usage, mais sous le nom contracté d'eau de Dakin.

¹³ R. Jarwik « Le cœur artificiel ». In *Les Nouveaux moyens de la médecine*. Pour la Science, Belin, 1983, p.160.)

¹⁴ B. Kouznetsov, *Einstein, sa vie, sa pensée, ses théories*. Marabout universitaire n°128, 1967.

¹⁵ *Ibid.*, p.235.

¹⁶ Ndlr. Dans le langage marxiste, « réactionnaire » qualifie tout ce qui s'oppose ou déplaît à la direction du parti communiste.

protestaient dans la presse contre les déclarations publiques d'un « réfugié » qui cherchait à « priver les Américains de leur Dieu personnel »...

*Néanmoins tout son travail à Princeton confirmait ce que les gens avaient pressenti depuis 1920 : que l'intention d'Einstein était de présenter une image rationnelle et objective du monde, dépouillée de tout **anthropocentrisme** et de tout **mysticisme**, et de prouver la puissance de la raison dans la nature ».*¹⁷

L'extrait qu'on lira du petit ouvrage « *Comment je vois le monde* » confirme cette intention. Mais il faut, pour le bien comprendre, la traduire en langage chrétien.

Cet « anthropocentrisme » refusé par Einstein, n'est autre que la religion biblique : l'univers y est créé comme un habitacle pour l'homme. Ainsi, au quatrième jour, Dieu dit « *Qu'il y ait des luminaires dans le firmament du ciel **pour** séparer le jour et la nuit, qu'ils soient des signes, qu'ils marquent les époques, les jours et les années, et qu'ils servent de luminaires dans le firmament du ciel **pour** éclairer la terre* » (Gen : 1 ;14-15). Quant au « mysticisme », c'est ici la croyance en un Dieu qui écoute l'homme et qui l'aime au point de l'introduire après la mort dans Son intimité.

Einstein n'attendait rien de l'au-delà. En 1916, alors gravement malade, il reçut la visite de la femme de Max Born. Hedwig Born se décida à lui demander s'il ne craignait pas la mort : « *Non, répondit-il, je me sens tellement une partie de tout ce qui vit que je ne suis pas du tout concerné par le commencement ou la fin de l'existence de qui que ce soit dans ce flux éternel* ». ¹⁸ En 1933, il laisse sa seconde épouse, Elsa, incinérer sa fille aînée. Il déclare un jour à son collaborateur Léopold Infeld : « *La vie est un spectacle passionnant. J'y prend du plaisir. C'est merveilleux. Mais si je savais que je dois mourir dans trois heures, cela ne m'impressionnerait guère. Je penserais à la meilleure façon d'utiliser ces trois dernières heures, puis je rangerais tranquillement mes papiers et je m'éteindrais en paix* ». ¹⁹

Ce mélange d'épicurisme et d'irresponsabilité est bien en harmonie avec ce que nous savons de sa vie privée. Il battait sa première épouse Mileva Maric (son vrai nom hongrois étant Marity).

¹⁷ B. Kouznetsov, op. cit., pp.240-241.

¹⁸ Kouznetsov, op. cit., p.326.

¹⁹ Ibid., p.327.

Or cette brillante élève de Minkowski et fut peut-être co-auteur de la théorie relativiste (mais Einstein a brûlé le manuscrit)²⁰. Il trompa Mileva avec sa cousine Elsa. « *Une fois marié avec la cousine, il la battit et la trompa à son tour... Son plus jeune fils était pensionnaire d'une clinique psychiatrique. Non seulement il n'allait pas le voir mais il refusait de lui écrire. Il avait une fille illégitime. Il n'a pas voulu la reconnaître* »²¹.

Sur une suggestion du financier Alexandre Sachs, le « pacifiste » Einstein était intervenu personnellement auprès des Roosevelt, le 2 août 1939, pour que l'Administration soutînt et accélérât la mise au point de la bombe atomique afin qu'elle puisse servir dans la guerre contre l'Allemagne.

Pour la suite, il déclara qu'il n'avait fait que signer la lettre qu'on lui présentait ; mais le physicien qui était venu le voir, Szilard, affirma qu'Einstein l'avait dictée en allemand.

Lorsque l'Allemagne fut vaincue, il écrivit à Roosevelt afin d'empêcher le bombardement atomique des villes japonaises, mais la lettre se trouvait encore fermée sur le bureau de Roosevelt lorsque ce dernier mourut, le 12 avril 1945.

« *Où, j'ai pressé sur le bouton !* », confiait un jour Einstein à Antonina Vallentin²². Il y avait là matière à faire douter celui qui considéra le bouddhisme comme plus rationnel et plus conforme à l'esprit scientifique, que la religion révélée. Lorsqu'il mourut, le 13 avril 1955, son testament était déjà connu : aucune cérémonie officielle ; une incinération discrète sans nul rite religieux. Alors que Carrel se montra d'un bout à l'autre comme tendu vers la vie, Einstein resta torturé intérieurement jusqu'à une mort où il voyait un simple anéantissement « *et aussi un soulagement* »²³.

Ainsi la « religiosité cosmique » vantée par Einstein s'achevait, elle aussi, dans le néant d'un moi périssable. Pas plus que le salut collectif, le salut individuel ne peut se rencontrer dans la seule science. Alors comment insérer le message de l'Évangile dans une culture qui s'est constituée en dehors du christianisme, puisque la science moderne s'est développée en rupture avec la vision biblique du monde ?

Comme aux premiers temps de l'Église, l'article de Yaya Bari renoue sur ce point avec une dialectique platonicienne qui s'appuie sur les vérités enchâssées dans la sagesse traditionnelle des divers peuples, pour s'élever

²⁰ Anna Alter. *On a encore oublié Madame Einstein*. « *Libération* » des 7 et 8 avril 1990, p.24.

²¹ Delfeil de Ton. *Nouvel Observateur* du 5-11 août 1993.

²² Kouznetsov, op. cit., p.314.

²³ *Ibid.*, p.327.

tout d'abord aux vérités philosophiques, puis aux vérités théologiques et mystiques. Peut-on gagner en universalité, ce qu'on perd en particularité ?

Voltaire considérait la Bible comme « *le livre sacré des Hébreux* », indigne donc d'inspirer les pensées des peuples colonisateurs de l'Occident²⁴. Or, puisque les peuplades sauvages²⁵ ne sont pas formées de primitifs (reflets de nos lointains ancêtres), mais de décadents (isolés par les circonstances des civilisations issues de Babel), on doit retrouver au tréfonds de toutes les croyances les grands traits des dix premiers chapitres de la Genèse, fussent-ils déformés ou lacunaires. Ainsi s'ouvre la possibilité de convertir à l'unique Messie l'ensemble de ces « cultures », mais à conditions qu'elles aussi brûlent, parmi ce qu'elles ont adoré, tout ce qui dépare en l'homme cette image de Dieu dont il hérite en naissant et tout ce qui dépare cette ressemblance à Jésus-Christ, que sa mission terrestre est d'atteindre.

D'une culture comme « contenu » (que les anthropologues accueillent sans esprit critique), on s'ouvre ainsi à une culture comme « attitude » (que les civilisés ont aussi à mériter, à assumer et à parfaire). Les capacités à l'abstraction mathématique induisaient une inégalité manifeste entre les groupes humains, et ce fut une des causes, avec l'évolutionnisme, de la hiérarchisation des races. Mais devant la capacité à aimer, tous les peuples retrouvent une égalité foncière, celle des fils du même Père.

Les martyrs du Japon ou de l'Ouganda n'avaient fait qu'entrevoir les merveilleux édifices de la théologie rationnelle, mais ils comprirent parfaitement l'essentiel de la Révélation.

Plus encore que la traduction de la Bible dans toutes les langues, c'est leur sacrifice qui nous démontre l'universalité du message de Salut.

²⁴ On sait que la fortune du sire de Ferney provenait en bonne partie du commerce des esclaves, rapportant alors souvent bien plus de 100 % par cargaison.

²⁵ C'est-à-dire, étymologiquement, celles qui vivent dans les forêts (*silva*).

SCIENCE ET TECHNIQUE

*La faute originelle de la science moderne*¹ Ernest Hello

Présentation : Ernest Hello est un profond penseur, rejeté dans l'oubli parce qu'il s'était posé comme radicalement chrétien. Dans ce bref survol des trois siècles précédents, il s'élève assez haut pour désigner le point de rupture entre la Science médiévale, unitaire et contemplative, et les sciences modernes, éparpillées et vouées à l'inessentiel. Ce point fut la décision de reléguer Dieu en dehors de la démarche scientifique, comme si la recherche des vérités de la nature pouvait s'abstraire de l'unique source de Vérité.

L'immense édifice de la science moderne commença bien plus tôt qu'on ne le supposait il y a cinquante ans. Je me garderai bien de dire que le Moyen Age ait tout fait. Mais il faut rendre justice aux siècles comme aux hommes. Le Moyen Age a travaillé immensément : il a pénétré très avant dans la nature des choses. Enfin, et voici sa gloire : il n'a jamais regardé la création comme une chose à part, isolée du Créateur.

Ce fut précisément cette alliance des sciences et de la Science qui lui a valu le mépris des trois derniers siècles. On s'est moqué du Moyen Age parce qu'il parlait de Dieu à propos de tout, et de tout à propos de Dieu. On s'est moqué du Moyen Age, parce qu'on a voulu regarder la nature, dans l'oubli de son auteur, la regarder détachée, isolée, la scruter avec des instruments matériels, l'examiner comme un objet, sans respect pour elle et sans souvenir pour son principe. On a cru que la Science serait plus précise, plus clairvoyante, plus incisive, plus maîtresse, si son regard, détaché du ciel, fouillait la terre, bien loin de Dieu. On a cru qu'elle aurait la réalité, si elle perdait l'idéal : on a cru qu'elle gagnerait en profondeur tout ce qu'elle perdrait en hauteur.

La science, il y a trois cents ans, descendit de la montagne où elle avait grandi et où elle allait fleurir sous les rayons de la croix et arriva, il y a cent ans, à ce ravin où, ne levant plus les yeux, elle prit le ciel pour un rêve. C'est

¹ Repris de *L'homme, la vie, la science, l'art*. Paris, Perrin, 18^{ème} édition, 1921, pp.184-193.

qu'elle était descendue si bas qu'elle commençait à mépriser. *Quum in profundum venerit contemnit*².

Pour mesurer l'horreur de ce second adultère, il faut jeter un coup d'œil sur l'admirable union des sciences et de la Science, union qui était commencée et qui allait éclater dans la lumière, quand Descartes et Bacon ont paru.

La tendance du Moyen Age fut de sentir partout la vie, de ne rien isoler, et d'assister au travail intérieur de la création.

L'antiquité avait été singulièrement privée du sens intime de la vie. L'élément, ou les éléments, dont elle supposait le monde formé ressemblaient au ressort d'une montre qui joue mécaniquement. Pour Thalès, c'était l'eau ; pour Xénophane, la terre ; pour Phérécide, l'air ; pour Héraclite, le feu. Empédocle les avait réunis tous les quatre. Mais ces hypothèses se promenaient autour de la création, comme des profanes autour d'un temple, et ne pénétraient pas dans le sanctuaire. Elles se tenaient à distance de la vie, comme si elles eussent eu peur d'approcher, et peut-être, en effet, avaient-elles peur d'approcher.

La science du Moyen Age arrive et dit :

Les êtres en général ont deux constitutifs métaphysiques, la Puissance et l'Acte.

Les composés en général et les corps en particulier ont deux éléments physiques, la matière et la forme. La matière et la forme sont dans l'être physique ce que la puissance et l'acte sont dans l'être métaphysique.

Voici un grain de café. Vous pouvez le détruire, mais après l'avoir détruit, essayez de le refaire ou essayez d'en faire un autre. Analysez toutes les substances qui le composent, ensuite procurez-vous une à une toutes ces substances et essayez de faire un grain de café. Pourquoi l'entreprise est-elle impossible ? C'est que le grain de café possédait, outre les substances dont il était composé, quelque chose que vous avez pu lui ôter, et que vous n'avez pu lui rendre ; ce quelque chose est absolument distinct des substances séparées que le corps décomposé vous a présentées une à une . Or, ce quelque chose, c'est la forme.

Par la vertu de la forme, le grain de café était du café et non du cacao. La forme le déterminait dans un genre de substance et lui donnait l'être du café.

Chose admirable ! Pour avoir la science de la matière il faut d'abord avoir la science de la forme, vertu invisible qui la substantie, la spécifie et l'individualise. En d'autres termes, le matérialisme est la négation absolue de la Science des corps.

² Comme il est parvenu dans l'abîme, il méprise.

Le pain que l'homme mange devient la chair et le sang de l'homme. Le pain change donc de substance en changeant de forme. (Il est bien entendu que je prends ici le mot forme dans son acception philosophique). La transubstantiation naturelle est donc la loi de la vie. Par la corruption, la matière passe d'une forme supérieure à une forme inférieure ; par la nutrition, la matière passe d'une forme inférieure à une forme supérieure.

La substance qui va germer perd d'abord sa forme substantielle et commence par se corrompre autour du germe, point immortel, qui se nourrit de la substance du grain en décomposition, et est le symbole de la résurrection.

Et quand le Fils de Dieu a dit : *Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.*³

Il a posé la loi de la création, la transmission de la vie et de la mort.

Si nous nous servons de cette loi pour nous élever à la loi dont elle est le reflet, le grain de froment va tourner nos regards vers Celui qu'il symbolise : nous allons voir la vie et la mort se rencontrer sur le Calvaire, et la Science va s'asseoir, à sa place, près de la croix, sur son trône.

En effet, quelle est son œuvre ?

Cherchant partout l'image ou le vestige de Celui qui est, elle recherche et constate comment il a donné aux créatures d'être -sans être, comme lui, par elles-mêmes-, et de donner l'être, puisqu'elles se transmettent la forme les unes aux autres, sans être, comme lui, créatrices. *Plena est omnis terra gloria ejus*⁴ ! Ce n'est pas une phrase sonore, c'est une réalité.

La science est chargée de découvrir à quel point les mondes sont imbibés de la miséricorde éternelle.

Nous avons jeté un coup d'œil sur la Science dans l'antiquité et sur la Science dans le Moyen Age.

En effet, le dix-neuvième siècle jette tous les fleuves dans la mer. Il faut, pour le comprendre suivre sur la carte la route que les fleuves ont tracée, pendant leur cours, dans la campagne.

Or, à partir de Descartes, la Science eut la pensée de séparer de Dieu, pensée étrange, dont l'habitude seule nous empêche de nous étonner dans la mesure où elle est étonnante. Étonner veut dire foudroyer, et le foudroiement est la seule action naturelle qui ressemble à ce que devrait éprouver l'homme, quand il voit que les hommes ont entrepris de faire une science sans Dieu.

³ Si le grain de blé, tombé en terre, ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.

⁴ Toute la terre est remplie de sa gloire.

Le seizième siècle, qui fit la révolte de la Science éveille dans l'esprit le souvenir de la catastrophe paradisiaque. Chose remarquable ! il ne songea pas à nier Dieu, mais il songea à se passer de lui dans la Science. Il admettait Dieu, mais désirait L'éloigner, et l'Arche sainte où il Le plaçait avec un respect ennemi était un moyen de L'oublier.

Il est vrai que Dieu existe, disait le seizième siècle, mais, pour être savant, l'homme doit faire comme s'il n'existait pas. Puisque Dieu existe, il est nécessairement la vérité. Essayons donc, aurait dit le seizième siècle, s'il eût été franc, essayons de nous passer de la vérité en nous occupant de la science. Créons une science en dehors du Dieu qui est vérité, séparons la Science de la vérité.

Il ne l'a pas dit avec cette franchise, mais il l'a fait avec cette brutalité.

L'idée de l'indépendance s'est encore présentée à l'esprit humain, et il en est résulté des hallucinations. L'homme a pensé qu'il était honteux pour lui d'être soumis dans la Science aux affirmations de la vérité et qu'il serait plus glorieux quand il ne relèverait que de ses propres études.

Et la Science a accepté le rôle qui lui était donné. Oubliant que la vie est la connaissance de la vérité, elle a consenti à se décapiter, à se suicider, en se séparant du principe et de la fin pour laquelle elle existe. Elle a consenti à être la connaissance du faux, car, en dehors du vrai, il n'y a que le faux.

Ayant consenti à être la connaissance du faux, elle s'est admirée elle-même, elle s'est complue dans sa force et son indépendance, car l'amour-propre grandit toujours avec la honte.

Le jour où le crime fut accompli, la Science tomba foudroyée ; car elle ne se priva pas seulement des lumières surnaturelles que seize siècles avaient allumées devant elles : elle se sépara intérieurement, par l'esprit de révolte qui entra en elle, de l'ordre naturel. L'union nécessaire, évidente, de la Science et de la vérité commence dans l'ordre naturel et se consomme dans l'ordre surnaturel. L'esprit de la révolte qui s'insinua dans la Science rompit avec l'un et avec l'autre, sous prétexte d'étudier le premier, sous prétexte de respecter le second.

Voici une loi générale :

L'esprit de révolte est hostile à toute science, parce que la Science suppose l'adhésion de l'intelligence à la nature des choses ; aussi quand il est entré, l'esprit de révolte ne s'arrête pas aux négations logiques qu'entraîne sa première négation. Il va devant lui, dans la négation, niant pour le plaisir de nier, et s'enfonçant dans les ténèbres parce qu'il les aime. Hegel est fils de Descartes, non par la logique de la raison, mais par la logique du cœur. Les

raisonnements de Descartes n'appellent pas forcément ceux d'Hegel ; mais l'Esprit qui a fait Descartes a éveillé l'esprit qui a fait Hegel.

L'ordre naturel s'est couvert aussi d'un voile, parce que l'œil qui avait voulu l'étudier n'était pas pur, et l'homme a fini par nier Dieu, parce qu'il avait regardé la création avec les yeux d'un révolté.

Alors les nations virent un spectacle extraordinaire, mais non pas inouï : les sciences se détachèrent de Dieu, et, par une justice qu'elles n'évitèrent pas, se détachèrent les unes des autres. Leur adhérence réciproque fut détruite quand elles cessèrent d'adhérer à l'unité de Dieu. Ne tenant plus à lui, elles ne tinrent plus entre elles.

Les sciences se livrèrent néanmoins à une multitude de recherches, elles possédèrent des connaissances nombreuses. Elles étudièrent, avec un soin minutieux et un travail infatigable, les manières d'être des choses, mais elles perdirent l'unité qui constitue la Science et qui est le nom de sa gloire.

Elles crurent même (il faut parler d'elles au pluriel) que la science philosophique pouvait gêner les connaissances de détail qui étaient devenues l'objet de leur ambition, que l'être était un rêve dont la préoccupation pouvait gêner ceux qui avaient le microscope à la main pour regarder les êtres. Elles ne descendirent pas d'un bond à ce degré ; elles mirent deux siècles à faire cette chute qui dura du seizième au dix-huitième siècle, de Descartes à l'Encyclopédie. L'Encyclopédie représente l'état des sciences, détachées de Dieu, détachées de la science, penchées sur les animalcules microscopiques, niant tout ce qu'elles ne voient pas, ne comprenant rien aux petites choses qu'elles voient parce qu'elles ont perdu la clef des êtres, mais cherchant à découvrir les détails de la création ; heureuses et fières quand, à force d'aveuglement, elles croyaient trouver dans un fait qu'elles voyaient mal, l'occasion de railler une vérité qu'elles ne voyaient pas.

La Science doit proclamer l'harmonie des faits qu'elle observe avec les vérités qui les contiennent, les embrassent et les dominent.

Les sciences au dix-huitième siècle oublièrent les vérités de la création, dénaturèrent les faits de la création et mirent leur bonheur à proclamer la contradiction de ces faits dénaturés et de ces vérités oubliées. Ces deux ignorances venant au secours de la mauvaise volonté, le dix-huitième siècle jeta sur la nature un regard trouble et impur, et l'Encyclopédie parut.

L'esprit du dix-huitième siècle fut un souffle empoisonné qui semblait avoir la propriété de s'infiltrer à travers les pores dans le sang et de faire tomber en pourriture la substance qu'il pénétrait. Ce souffle toucha la science

: elle disparut pour faire place aux sciences. Ce souffle toucha l'art : il disparut pour faire place aux arts. L'élément spirituel, qui garde l'unité, s'envola, et la substance des êtres, abandonnée de l'esprit, s'en alla en poussière. Florian représenta la littérature, Boucher et Fragonard représentèrent la peinture, Voltaire représenta la philosophie, les Encyclopédistes représentèrent la Science. C'était la poussière qui régnait.

Ainsi se montra la loi des rayons du cercle.

Plus ils s'éloignent du centre, plus ils s'éloignent les uns des autres.

"S'ils s'en éloignent davantage, dit saint Denys, ils continuent à se séparer dans la même proportion ; en un mot, plus ils sont proches ou distants du point central, plus aussi s'augmente leur proximité ou leur distance respective."

Ainsi plus les branches de la Science et de l'Art, qui sont les rayons d'un cercle, s'écartent de la vérité, plus elles s'écartent les unes des autres, et quand elles ont tout à fait perdu de vue la vérité, elles se perdent de vue les unes les autres.

Cette loi au dix-huitième siècle se révéla dans les ténèbres ; mais, quand elles sont éclaircies par les lois, les ténèbres deviennent transparentes.

Le dix-huitième siècle a tellement effacé en lui la trace de la lumière qu'il nous expose à oublier son type. On serait tenté de croire qu'il était condamné fatalement, qu'il n'avait pas de place au soleil. Ce serait une erreur : tous les siècles ont leur œuvre, et à travers la nuit qu'ils ont jetée sur eux, l'œil peut encore découvrir de quelle couleur eût été leur lumière. Or, le dix-huitième siècle était probablement destiné à éclairer la création, à aimer la nature, et comme la déchéance garde l'image détournée et parodiée du type, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Florian ont dit qu'ils aimaient la nature. L'ordre naturel avait été insulté, méconnu par Luther et par Jansénius. Le dix-huitième siècle devait prendre sa défense et proclamer sa vérité. Aussi prononçait-il, du fond de sa nuit des paroles qu'il ne comprenait pas, qu'il dénaturait, qu'il faussait, qu'il altérait, mais qui étaient peut-être les échos mal appris et en même temps mal oubliés des paroles qu'il aurait dû prononcer dans la lumière. Oui, je le crois il était appelé à prendre, contre Luther et Jansénius, la défense de la création ; il était appelé non à chanter, - le souffle manquait -, mais à dire la beauté qui subsiste dans l'ordre naturel, à protester contre le serf-arbitre de Luther, à protester contre le désespoir de Pascal, à sentir le parfum des roses dont Port-Royal semblait avoir horreur. Il

était appelé à étudier plutôt qu'à contempler, mais à étudier l'ordre naturel, à écraser, sous le poids de la science naturelle, la tête hideuse du Jansénisme.

Il devait honorer la raison de l'homme, parce qu'elle est honorable ; aussi, comme il fut infidèle, il la déshonora, car il voulut l'adorer, et vous savez sous quelle forme !

Une erreur engendre plusieurs erreurs et les engendre de différentes façons. Elle en produit directement quelques-unes par voie de filiation. Elle en produit indirectement quelques autres par voie de réaction. De cette seconde manière, le Jansénisme, qui semblait mépriser la création, appela le dix-huitième siècle qui aurait dû l'honorer, l'étudier, l'épeler, la lire, l'admirer, et qui la déshonora, parce que faussant son œuvre, il voulut l'adorer.

Le dix-huitième siècle laissa l'Europe parfaitement convaincue que les sciences et la religion étaient contradictoires, qu'il fallait choisir : que les hommes d'esprit choisissaient les sciences ; que les autres, par bassesse et par peur, choisissaient la religion.



Colloque du CEP à Nantes **"Qu'avons-nous fait de la Création ?"**

Vous souhaitez entendre ou réentendre ces conférences, ou les faire connaître ? Les cassettes sont disponibles :

- | | | |
|-------|---|-------|
| C0105 | Jean-Louis Laureau (<i>La nécessité du lien de l'homme à la terre ; vocation prophétique du paysan aujourd'hui</i>) et Peter Wilders (<i>Un drame : l'oubli de la création ex nihilo</i>) | 90 mn |
| C0107 | Mme Dominique Florian (<i>L'agriculture, la forêt et la société rurale dans la mondialisation de l'économie et des échanges</i>) | 90 mn |
| C0108 | Dr François Plantey (<i>Les tuniques de peau : symbolique et justification psycho physiologique</i>) | 90 mn |
| C0109 | Georges Hadjo (<i>L'analyse bio-énergétique des êtres vivants et son application aux OGM</i>) | 60 mn |
| C0110 | Dr Jean-Maurice Clercq (<i>Le Nouvel Age : un piège à dépasser</i>) | 60 mn |
| C0111 | P. André Boulet (<i>La Théologie de la Création</i>) | 60 mn |
| C0112 | Benoît Neiss (<i>Faire place à la beauté</i>) | 60 mn |
| C0113 | Dominique Tassot (<i>L'homme :</i> | |

parasite ou bien finalité de la Création ?) 60 mn

Cassette 60 mn : 6 Eur. Cassette 90 mn : 8 Eur. franco.

Le lot des 8 cassettes du colloque : 50 Eur. Franco.

~~~~~

## ***Le sens moral vaut mieux que l'intelligence***<sup>1</sup> **Alexis Carrel**

**Présentation** : Prix Nobel de médecine en 1912, Alexis Carrel (1873-1944) est surtout connu pour ses travaux sur la suture des vaisseaux sanguins et la greffe des tissus, qui ont permis l'essor de la chirurgie moderne. Mais ce grand savant n'était pas matérialiste pour autant, et les passages qui suivent montrent la place éminente qu'il attribuait à une démarche authentiquement morale.

« Le nombre de gens qui s'intéressent à la science, à la littérature, à l'art, a augmenté. Mais ce sont les formes les plus basses de la littérature et les contrefaçons de la science et de l'art qui, en général, attirent le public. Il ne paraît pas que les excellentes conditions hygiéniques dans lesquelles on élève les enfants, et les soins dont ils sont l'objet dans les écoles, aient réussi à élever le niveau intellectuel et moral. On peut même se demander s'il n'y a pas souvent une sorte d'antagonisme entre leur développement physique et leur développement mental. Après tout, nous ne savons pas si l'augmentation de la stature dans une race donnée n'est pas une dégénérescence, au lieu d'un progrès, ainsi que nous le croyons aujourd'hui. Certes, les enfants sont beaucoup plus heureux dans les écoles où la contrainte a été supprimée, où ils ne font que ce qui les intéresse, où la tension de l'esprit et l'attention volontaire ne sont pas demandées. Quels sont les résultats d'une telle éducation ? Dans la civilisation moderne, l'individu se caractérise surtout par une activité assez grande et tournée entièrement vers le côté pratique de la vie, par beaucoup d'ignorance, par une certaine ruse, et par un état de faiblesse mentale qui lui fait subir de façon profonde l'influence du milieu où il lui arrive de se trouver. Il semble qu'en l'absence d'armature morale l'intelligence elle-même s'affaisse. C'est peut-être pour cette raison que cette faculté, jadis si caractéristique de la France, a baissé de façon aussi manifeste dans ce pays. » (p.51)

Et nous nous apercevons que, en dépit des immenses espoirs que l'humanité avait placés dans la civilisation moderne, cette civilisation n'a pas été capable de développer des hommes assez intelligents et audacieux pour la

---

<sup>1</sup> Citations d'Alexis Carrel colligées par Roger Coupas dans *L'Homme, cet Inconnu* (1935), cité ici dans la version poche n°445-446, 1963.

diriger sur la route dangereuse où elle s'est engagée. Les êtres humains n'ont pas grandi en même temps que les intuitions issues de leur cerveau. » (p.52)

« Les savants, après tout, sont des hommes. Ils sont imprégnés par les préjugés de leur milieu et de leur temps. Ils croient volontiers que ce qui n'est pas explicable par les théories courantes n'existe pas . » (p.74)

« Nos techniques ne saisissent pas ce qui n'a ni dimension, ni poids. Elles n'atteignent que les choses placées dans l'espace et le temps. » (p.75)

« Afin de garder son équilibre mental et même organique, chaque individu est obligé d'avoir une règle intérieure. L'Etat peut imposer par la force la légalité, mais non les lois de la morale. Chacun doit comprendre la nécessité de faire le bien et d'éviter le mal, et se soumettre à cette nécessité par un effort de sa propre volonté. L'Eglise catholique, dans sa profonde connaissance de la psychologie humaine, a placé les activités morales bien au-dessus des activités intellectuelles. Les individus qu'elle honore plus que tous les autres ne sont ni les conducteurs de peuples, ni les savants, ni les philosophes. Ce sont les saints, c'est-à-dire ceux qui, de façon héroïque, ont été vertueux. Quand on étudie les habitants de la Cité nouvelle, on réalise la nécessité du sens moral. Intelligence, volonté et moralité sont des fonctions très voisines les unes des autres. **Mais le sens moral est plus important que l'intelligence.**

Quand il disparaît d'une nation, toute la structure sociale commence à s'ébranler. Dans les recherches de biologie humaine, nous n'avons pas donné jusqu'à présent aux activités morales la place qu'elles méritent. Le sens moral est susceptible d'une étude aussi positive que celle de l'intelligence. Certes, cette étude est difficile. Mais les aspects du sens moral dans les individus et dans les groupes d'individus sont facilement reconnaissables. » (p.188)

« Nous n'avons presque jamais l'occasion d'observer, dans la société moderne, des individus dont la conduite soit inspirée par un idéal moral. Cependant, de tels individus existent encore. Il est impossible de ne pas les remarquer quand on les rencontre.

La beauté morale laisse un souvenir inoubliable à celui qui, même une seule fois, l'a contemplée. Elle nous touche plus que la beauté de la nature, ou celle de la science. Elle donne à celui qui la possède un pouvoir étrange, inexplicable. Elle augmente la force de l'intelligence. elle établit la paix entre les hommes. Elle est -beaucoup plus que la science, l'art et la religion-, la base de la civilisation. » (p.189)

« L'intelligence est presque inutile à celui qui ne possède qu'elle. L'intellectuel pur est un être incomplet, malheureux, car il est incapable

d'atteindre ce qu'il comprend. La capacité de saisir les relations des choses n'est féconde qu'associée à d'autres activités, telles que le sens moral, le sens affectif, la volonté, le jugement, l'imagination, et une certaine force organique. Elle est utilisable seulement au prix d'un effort. » (p.199)

« Les hommes les plus heureux et les plus utiles sont faits d'un ensemble harmonieux d'activités intellectuelles et morales. C'est la qualité de ces activités et l'égalité de leur développement qui donnent à ce type sa supériorité sur les autres. » (p.202)

\*

\*

\*

## ***La religiosité cosmique au cœur de la science***<sup>1</sup> ***Albert Einstein***

**Présentation** : Dans ce texte Einstein renoue avec la tradition d'un « grand architecte », créateur initial des lois de la nature, mais sans lien personnel avec ses créatures. Dans une envolée caractéristique du scientisme élaboré par Auguste Comte, Einstein réfute les antiques lois morales qui se réfèrent à un « Dieu-Terreur » anthropomorphiste, pour ne retenir qu'une éthique librement créée par l'homme à la lumière des lois sociales. Il voit dans le sens cosmique, dans cette religiosité abstraite, le moteur profond de la recherche scientifique. Mais une telle religion, ainsi mise au service de la science, méconnaît la Révélation et prive l'homme de ce lien personnel avec Dieu qui fait toute la richesse du christianisme.

Tout ce qui est fait et imaginé par les hommes sert à la satisfaction des besoins qu'ils éprouvent ainsi qu'à l'apaisement de leurs douleurs. Il faut toujours avoir ceci présent à l'esprit si l'on veut comprendre les mouvements intellectuels et leur développement. Car les sentiments et aspirations sont les moteurs de tous les efforts et toute la création de l'humanité, pour sublime que cette création se présente à nous. Quels sont donc les besoins et les sentiments qui ont conduit l'homme à l'idée religieuse et à la foi dans leur sens le plus étendu ? Si nous réfléchissons à cette question, nous voyons bientôt que l'on trouve au berceau de la pensée et de la vie religieuse les sentiments les plus divers. Chez l'homme primitif, c'est avant tout la crainte qui provoque les idées religieuses, crainte de la faim, des bêtes féroces, de la maladie, de la mort. Comme à cet échelon inférieur les idées sur les relations causales sont d'ordinaire des plus réduites, l'esprit humain nous forge des êtres, plus ou moins analogues à nous, dont la volonté et l'action régissent les événements redoutés. On pense à disposer favorablement ces êtres en exécutant des actes et en faisant des offrandes qui, d'après la foi transmise d'âge en âge, doivent les apaiser ou nous les rendre favorables. C'est dans ce sens que j'appelle cette religion la religion-terreur.

Celle-ci n'est pas créée, mais du moins stabilisée essentiellement par la formation d'une caste sacerdotale spéciale qui se donne comme l'intermédiaire entre ces êtres redoutés et le peuple, et fonde là-dessus sa

---

<sup>1</sup> Extrait de « *Comment je vois le monde* » (Flammarion, 1934), trad. Gros, chapitre : Religion et science.

position dominante. Souvent le souverain ou le chef d'Etat, qui s'appuie sur d'autres facteurs, ou encore une classe privilégiée, unit à sa souveraineté les fonctions sacerdotales pour donner plus de stabilité au régime existant ; ou bien il se crée une communauté d'intérêts entre la caste qui détient le pouvoir politique et la caste sacerdotale.

Il y a une deuxième source d'organisation religieuse, ce sont les sentiments sociaux. Père et mère, chefs des grandes communautés humaines, sont mortels et faillibles. L'aspiration ardente à l'amour, au soutien, à la direction, provoque la formation de l'idée divine sociale et morale. C'est le Dieu-Providence qui protège, fait agir, récompense et punit. C'est le Dieu qui, selon l'horizon de l'homme, aime et encourage la vie de la tribu, de l'humanité, la vie elle-même, qui est le consolateur dans le malheur, dans les cas d'aspirations non satisfaites, le protecteur des âmes des trépassés. Telle est l'idée de Dieu conçu sous l'aspect moral et social. Dans les Ecritures saintes du peuple juif, on peut observer fort bien le développement de la religion-terreur en religion morale, qui se poursuit dans le Nouveau Testament. Les religions de tous les peuples civilisés, en particulier aussi des peuples de l'Orient, sont principalement des religions morales. Le passage de la religion-terreur à la religion morale constitue un progrès important dans la vie des peuples. On doit se garder du préjugé qui consiste à croire que les religions des races primitives sont uniquement des religions-terreurs, et celles des peuples civilisés uniquement des religions morales. Toutes ont surtout un mélange des deux, avec, cependant, une prédominance de la religion morale dans les échelons élevés de la vie sociale.

Tous ces types de religions ont un point commun, c'est le caractère anthropomorphe de l'idée de Dieu : il ne se trouve pour s'élever essentiellement au-dessus de cet échelon, que les individualités particulièrement nobles. Mais, chez tous, il y a encore un troisième degré de la vie religieuse, quoique fort rare dans sa pure expression : je l'appellerai **la religion cosmique**. Elle est fort difficile à saisir nettement par celui qui n'en sent rien, car **aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme n'y correspond**.

L'individu ressent la vanité des aspirations et des objectifs humains et, par contre, le caractère sublime et l'ordre admirable qui se manifestent dans la nature ainsi que dans le monde de la pensée. L'existence individuelle lui donne l'impression d'une prison, et il veut vivre en possédant la plénitude de tout ce qui est, dans toute son unité et son sens profond. Dès les premiers échelons du développement de la religion, par exemple dans maints psaumes de David ainsi que chez quelques prophètes, on trouve déjà des approches vers la religiosité cosmique : mais **les éléments de cette religiosité sont plus**

**forts dans le bouddhisme**, comme nous l'ont appris en particulier les écrits admirables de Schopenhauer.

Les génies religieux de tous les temps ont été marqués de cette religiosité cosmique qui ne connaît ni dogme ni dieu qui seraient conçus à l'image de l'homme. Il ne peut donc y avoir aucune Eglise dont l'enseignement fondamental serait basé sur la religiosité cosmique. Il arrive par suite, que c'est précisément parmi les hérétiques de tous les temps que nous trouvons des hommes qui ont été imbus de cette religiosité supérieure et ont été considérés par leurs contemporains le plus souvent comme des athées, mais souvent aussi comme des saints. Considérés à ce point de vue, se trouvent placés les uns à côté des autres des hommes comme Démocrite, François d'Assise et Spinoza.

Comment la religiosité cosmique peut-elle se communiquer d'homme à homme, puisqu'elle ne conduit à aucune idée formelle de Dieu ni à aucune théorie ? Il me semble que **c'est précisément la fonction capitale de l'art et de la science d'éveiller et de maintenir vivant ce sentiment parmi ceux qui sont susceptibles de le recueillir**. Nous parvenons ainsi à une conception de la relation entre la science et la religion fort différente de la conception habituelle. On est enclin, d'après des considérations historiques, à tenir la science et la religion pour des antagonistes irréconciliables ; cette idée repose sur des raisons fort compréhensibles. **L'homme qui est pénétré des lois causales régissant tous les événements, ne peut pas du tout admettre l'idée d'un être intervenant dans la marche des événements du monde**, à condition qu'il prenne au sérieux l'hypothèse de la causalité. La religion-terreur, pas plus que la religion sociale ou morale, n'a chez lui aucune place.

**Un dieu qui récompense et qui punit est pour lui inconcevable**, parce que l'homme agit d'après des lois intérieures et extérieures inéluctables et, par conséquent, ne saurait être responsable à l'égard de Dieu, pas plus qu'un objet inanimé n'est responsable de ses mouvements. On a déjà reproché à la science de miner la morale ; sans aucun doute on a eu tort.<sup>2</sup> La conduite éthique de l'homme doit se baser effectivement sur la compassion, l'éducation et les liens sociaux, sans avoir besoin d'aucun principe religieux. Les hommes seraient à plaindre s'ils devaient être tenus par la crainte du châtement et l'espoir d'une récompense après la mort. On conçoit, par conséquent, que les Eglises aient de tout temps combattu la science et

---

<sup>2</sup> Allusion à la fameuse « faillite de la Science » proclamée par F. Brunetière. Mais ce dernier n'a jamais soutenu qu'une seule chose, à savoir que la Science était impuissante à fonder la morale.



poursuivi ses adeptes. Mais, d'autre part, **je prétends que la religiosité cosmique est le ressort le plus puissant et le plus noble de la recherche scientifique.** Seul, celui qui peut mesurer les efforts et surtout le dévouement gigantesque sans lesquels les créations scientifiques ouvrant de nouvelles voies ne pourraient venir au jour, est en état de se rendre compte de la force du sentiment qui seul peut susciter un tel travail dépourvu de tout lien avec la vie pratique immédiate. Quelle joie profonde à la sagesse de l'édifice du monde, et quel désir ardent de saisir, ne serait-ce que quelques faibles rayons de la splendeur révélée dans l'ordre admirable de l'univers, devaient posséder Kepler et Newton pour qu'ils aient pu, dans un travail solitaire de longues années, débrouiller le mécanisme céleste ! Celui qui ne connaît la recherche scientifique que par ses effets pratiques arrive à avoir une conception absolument inadéquate de l'état d'esprit de ces hommes qui, entourés de contemporains sceptiques, ont montré la voie à ceux qui, imbus de leurs idées, se sont ensuite répandus, dans la suite des siècles, à travers tous les pays du monde. Il n'y a que celui qui a consacré sa vie à des buts analogues qui peut se représenter d'une façon vivante ce qui a animé ces hommes, ce qui leur a donné la force de rester fidèles à leur objectif en dépit d'insuccès sans nombre. C'est la religiosité cosmique qui prodigue de pareilles forces.

\* \* \* \* \*

## ***Un insecticide cause la maladie de la vache folle<sup>1</sup>*** ***Fintan Dunne***

**Résumé :** *Le Cep* n°15 avait naguère signalé le lien entre l'encéphalopathie spongiforme bovine (ou E.S.B.) et les traitements insecticides aux organophosphates. L'auteur complète ici l'exposé de l'hypothèse de Purdey : les foyers où apparaissent l'ESB et les maladies neurodégénératives semblables sont des lieux riches en manganèse, et c'est le manganèse qui modifie le comportement du prion pour en faire un agent destructeur des tissus nerveux. Purdey met ainsi directement en cause l'industrie pharmaceutique et l'on ne s'étonnera guère si une découverte pourtant capitale sur un sujet aussi sensible en est réduite à se diffuser de bouche-à-oreille.

Si Mark Purdey a raison, nous allons vers de grands ennuis : nous détruisons nos cerveaux avec des insecticides.

Ses recherches bouleversantes sur la cause de l'Encéphalopathie Spongiforme Bovine (E.S.B.) dans les bovins et la nouvelle variante de la maladie de Creutzfeld Jacob (C.J.) dans les êtres humains, ont été occultées par les Services Vétérinaires du Royaume Uni, qui attribuent ces deux maladies à l'ingestion d'une protéine : le prion qui se trouve dans le bœuf contaminé. Cependant, Purdey a prouvé que c'était l'administration des produits antiparasitaires, décidée par le gouvernement, qui a déchaîné cet holocauste chimique pour le bétail conduisant à l'ESB, et que la maladie de Creutzfeld Jacob chez les humains est accélérée par les mêmes effets chimiques.

Un produit chimique peut-il être aussi nocif ? Par peur d'une attaque par Saddam Hussein, la plupart des hôpitaux israéliens détiennent les antidotes d'un gaz asphyxiant mortel développé par les chimistes pendant la deuxième guerre mondiale. Cette arme chimique contient un organosphosphate (O.P.) – ce même composé qui se trouve dans les insecticides qu'on soupçonne de causer l'E.S.B. et la maladie de C.J..

La plus grande partie du bétail trouvé titubant dans les champs anglais avec le cerveau atteint, avait été traitée contre le varron avec un composé d'organophosphates.

Les symptômes des maladies de C.J. et E.S.B. reflètent ceux de "la folie du manganèse" – un syndrome neuropsychiatrique irréversible, mortel et dégénérant, qui a été la plaie des mineurs dans les mines de manganèse

---

<sup>1</sup> Repris du *Wisconsin Report* (vol XXVI, n°15 19 avril 2001) (P.O. Box 45, Brookfield, Wisconsin, USA). Aimablement traduit par M. Claude Eon

pendant la première moitié du siècle dernier. Comment le manganèse et l'organosphosphate peuvent-ils occasionner ces maladies ?

David R. Brown, un scientifique de Cambridge, est sur la bonne piste. Ses recherches récentes ont montré que les protéines prions qui sont liées à l'ESB peuvent se lier avec le manganèse qui se trouve dans les aliments du bétail ou les blocs de sel. Son dernier travail (pas encore publié) met en évidence une multiplication par dix du manganèse dans les cerveaux des victimes de la maladie de C.J.

Tout cela est en complet accord avec l'hypothèse de Purdey. Ces prions contenant du manganèse pourraient être la cause principale de la dégénérescence neurologique qu'on voit dans l'E.S.B.. Mais le manganèse est seulement la balle – l'insecticide organosphosphate est le fusil de grande rapidité qui tire un coup de manganèse dans le cerveau en réduisant le cuivre qui est remplacé par le manganèse. Purdey dit que les prions contenant du manganèse provoquent des réactions en chaîne mortelles qui font ces lésions neurologiques constatées partout dans l'animal.

L'organosphosphate "Phosmet" a été utilisé à hautes doses dans les campagnes anglaises contre le varron. En privé, les scientifiques confirment que les prions dans la colonne vertébrale bovine – le long de laquelle cet insecticide est appliqué – peuvent être affectés par l'insecticide "Phosmet" fabriqué par I.C.I. Mais peu d'entre eux veulent bien le proclamer ou le publier comme une conclusion scientifique.

En 1996, Zeneca, une ancienne filiale d'I.C.I., a vendu le brevet de "Phosmet" à une compagnie qui s'appelait Gowan et qui n'avait qu'une boîte postale en Arizona, juste une semaine avant l'aveu du gouvernement qu'il y a en effet un lien entre l'ESB et la maladie de C.J.

### **Comment agit le prion**

David R. Brown, biochimiste spécialiste des prions à l'université de Cambridge, rejette la théorie du modèle infectieux de l'ESB. Pour lui, cette théorie qui était établie *"par un petit nombre de scientifiques présumés honorables, n'a pas grande importance"*. Il insiste sur l'absence de preuve *« qu'il existe un agent infectieux soit dans la viande, soit dans le lait »* ; *"On*

*n'a pas fait les analyses simples de la peau du pis des vaches qui auraient pu facilement détecter un prion infectieux, et je ne comprends pas pourquoi".*

Plusieurs chercheurs ont trouvé que l'organosphosphate (O.P.) dans l'insecticide contre les varrons, peut déformer la molécule du prion, le rendant inefficace contre l'action des radicaux libres dans le corps. Pire encore, le prion manifeste un penchant à se lier au manganèse pour devenir un prion de nature différente. Purdey dit que les prions contenant du manganèse provoquent des réactions en chaîne mortelles qui produisent des lésions neurologiques partout dans l'animal.

Brown a montré que la protéine prion se combine sans danger avec le cuivre, mais mortellement avec le manganèse. Même les variations naturelles dans la disponibilité relative du manganèse et du cuivre peuvent provoquer la dégradation des prions. Mark Purdey, scientifique et fermier biologique, a fourni la preuve dans une étude sur l'E.S.B. anglaise, que l'insecticide contre le varron est la cause de la maladie. Il s'est avéré que le scientifique qu'on a trouvé pour discréditer cette évidence - le Dr David Ray - a reçu des fonds du fabricant de l'insecticide, I.C.I.

Un groupe de pression, qui inclut Bayer, Monsanto, Novartis, Pfizer, Roche et Schering-Plough était derrière l'essai visant à discréditer Purdey. Au mois de décembre 1999, le même Dr David Ray était nommé au Comité des Produits Vétérinaires anglais – celui qui donne leur licence aux médicaments pour animaux.

Purdey a toujours été privé de fonds, même d'investigation, pour pousser plus loin ses recherches (qu'il finance personnellement). Cependant, le modèle d'empoisonnement chimique de Purdey est valable pour la propagation épidémiologique de la maladie de C.J. parmi les être humains.

Son modèle prédit aussi la fréquence des maladies du type E.S.B. chez les animaux. Le modèle admis, je veux dire le modèle infectieux, ne convient ni à l'une, ni à l'autre.

L'industrie pharmaceutique a de bonnes raisons pour nier la source chimique de l'E.S.B. et de la maladie de C.J., parce que si l'on met en vedette les produits chimiques, on découvrirait le rôle des insecticides dans la maladie d'Alzheimer, encore une maladie de neurodégénérescence. Cela pourrait amener à des demandes d'indemnités qui dépasseraient celles des plaideurs pour l'E.S.B. et pour la maladie de C.J.. En effet, ces dernières années deux éminents chercheurs en maladies du cerveau qui faisaient des recherches sur les maladies de C.J. et Alzheimer, sont morts dans des circonstances mystérieuses.

Aux Etats-Unis, l'Agence de la Protection de l'Environnement est déjà en train de reconsidérer la sécurité du "Phosmet". Et le Centre de Lutte contre les Maladies a récemment fait des expériences sur les souris qui confirment le risque lié aux organosphosphates.

Selon Purdey, non seulement la campagne pour l'abattage des vaches dans la Commauté Européenne est vaine (parce que la maladie E.S.B. n'est pas normalement infectieuse), mais il faut surtout dénoncer la cause chimique fondamentale. Sans cela, l'E.S.B. va tout simplement reparaître à cause de ces produits chimiques. En France, une campagne nouvelle contre le varron a déjà commencé, utilisant l'insecticide aux organosphosphates.

Le plus grand souci de Purdey, c'est que quelques lotions contre la gale et les poux sont en train de préparer la voie à des maladies de C.J. et d'Alzheimer à terme dans la vie des enfants et des adultes.

Parlant depuis sa ferme à Somerset en Angleterre - pendant que les plans continuent pour la mise à mort du bétail européen -, Purdey demande *"pourquoi donc la dégénérescence de la maladie de C.J. chez les humains commence-t-elle dans la rétine et pourquoi les foyers de la maladie de C.J. sont-ils trouvés en altitude ?"*

C'est une question pour la forme, car Purdey a déjà une réponse révélatrice. Il soutient que la molécule prion sert d'amortisseur pour l'énergie nuisible des rayons ultra-violetes et autres agents oxydants.

Une fois que ce système de défense des prions est rendu inefficace par les organosphosphates, ces effets oxydants ont un impact sérieux sur les tissus.

Finalement, les rayonnements ultra-violetes abîment la rétine et le stress oxydant détruit les tissus du cerveau chez les malades de C.J. Selon cette théorie on s'attend à trouver une fréquence plus élevée de la maladie de C.J. dans les régions montagneuses, où les niveaux de radiation U.V. sont aussi plus élevés. Cette prédiction est vérifiée.

Un mécanisme presque identique mais accéléré pourrait être cause de l'E.S.B. L'insecticide organosphosphate "Phosmet", fabriqué par I.C.I. contre le varron, qu'on applique au dos des animaux le long de la moelle épinière, dégrade de la même façon les prions. *"Les versions systémiques de l'insecticide ont été conçues pour rendre toxique pour le varron la carcasse entière de la vache "*, explique Purdey. Malheureusement, la carcasse est toxique aux prions aussi - surtout ceux qui se trouvent juste à quelques millimètres du point d'application.

Les poulets excrètent - on le sait - la plupart des compléments qu'on leur donne, y compris le manganèse. Et dans le Royaume Uni, on a mélangé leurs excréments -qui sont riches en manganèse- avec l'aliment du bétail. Les

variations naturelles dans la disponibilité écologique du cuivre et du manganèse peuvent aussi accélérer la dégénérescence du prion, dit Purdey.

Des ses recherches, n'importe quelle personne prudente conclurait qu'un risque considérable s'attache à l'utilisation d'organosphosphates par les humains. Il est bien connu que les préparations pour la gale et les poux sont trop utilisées, et il est possible qu'elles préparent la voie pour la maladie de C.J.

Purdey croit que c'est son penchant pour des recherches sur le terrain qui est la clé de son succès. Il déplore le "réductionnisme" de la plupart des laboratoires. *"J'ai voyagé partout dans le monde pour examiner les foyers de la maladie spongiforme - c'est une chose à laquelle la plupart des chercheurs ne s'intéressent pas"*.

Depuis qu'il a postulé une théorie écologique plutôt qu'infectieuse pour les maladies spongiformes, Purdey a mis en évidence, partout dans le monde, des causes qui expliquent et prédisent leur fréquence chez les humains et les animaux.

Un foyer de la maladie de C.J. en Slovaquie, en l'Europe Orientale - autour d'une usine de manganèse ; les cerfs des Rocheuses, avec une maladie d'atrophie chronique, qui mangeaient les aiguilles de pin riches en manganèse , l'abattage futile des moutons à Chypre - seulement pour l'E.S.B. qui allait se reproduire quelques années plus tard.

*"La réapparition de l'E.S.B. à Chypre indique qu'il y a une cause environnementale"*, dit Purdey, qui est optimiste quand il pense à sa condamnation par la plupart des scientifiques. *"Je suppose qu'ils ont des dettes et des enfants qui ont besoin d'aller à l'université,"* dit-il. *"Dans leur for intérieur, ils étaient d'accord avec moi, mais en public ils me dénonçaient. C'était vraiment bizarre !"*<sup>2</sup>

### **Où va l'argent**

Les scientifiques contestataires comme Purdey gagnent rarement. L'industrie pharmaceutique tient les cordons de la bourse, et c'est à peine si elle examine les recherches qui peuvent l'exposer à des litiges en tant que cause de l'E.S.B. La recherche officielle reçoit beaucoup de fonds ; les autres recherches en reçoivent rarement, voire pas du tout. Les recherches de Purdey , et celles d'autres, ont des implications plus bouleversantes. Purdey

---

<sup>2</sup> Ndlr. La force de Purdey provient d'avoir publié son hypothèse dans la prestigieuse revue *Medical Hypotheses* avant que l'enjeu ne fût mesuré par tous (cf. *Le Cep* n°15, pp. 5 et 6).

dit que la déformation de protéines provoquée par l'organosphosphate peut aussi être à la base de la maladie d'Alzheimer. Si c'était vrai, les retombées des procès détruiraient quelques géants pharmaceutiques et beaucoup de gens influents seraient sur la sellette.

Il est inquiétant que Purdey et les autres chercheurs en maladies du cerveau semblent avoir eu une part anormale d'accidents fâcheux. La maison de Purdey a été complètement brûlée et son notaire, qui travaillait avec lui sur la maladie de la vache folle, est mort après que sa voiture fut éjectée de la route par une autre voiture. Le vétérinaire qui s'occupait de l'affaire est aussi mort dans un accident de voiture – les journaux ont présenté l'accident comme "l'énigme de la mort mystérieuse du vétérinaire".

Le Dr C. Bruton, spécialiste de la maladie C.J. - qui venait d'écrire un article sur une souche nouvelle de la C.J.- a été tué dans un accident de voiture avant de rendre public son travail. Purdey croit que Bruton en savait peut-être plus qu'il n'en révélait dans son dernier article scientifique.

En 1996, un éminent chercheur sur la maladie d'Alzheimer, Tsunao Saitoh, âgé de 46 ans, et sa fille de 13 ans, furent tués à La Jolla, en Californie, assassinat qui, selon un reportage d'agence Reuters, a été exécuté de manière très professionnelle.

Ce que la maladie d'Alzheimer, la maladie de la vache folle et la maladie de C.J. ont en commun, ce sont les protéines anormales du cerveau et un lien hypothétique avec les organosphosphates. D'autres maladies de neurodégénérescence et même le syndrome de la Guerre du Golfe, parmi les vétérans qui en sont revenus, ont été attribués en partie à l'insecticide. Cependant, en général, on ne tient aucun compte des soupçons de scientifiques non officiels.

En ce moment, heureusement pour eux, le public commence à s'inquiéter de plus en plus à ce sujet.

Pendant que l'E.S.B. prend de l'avance et que les gouvernements sont pris de panique, la science semble indécise au sujet de l'E.S.B., compromise peut-être par une myopathie spongieuse de la pensée...

\* \* \* \* \*

## **Les lois de la vie saine<sup>1</sup>**

### **Dr. Paul Carton**

**Résumé :** Derrière l'image d'une médecine en progrès, sans cesse renouvelée par les découvertes moléculaires ou génétiques, demeure une pensée médicale pérenne : celle qui s'articule autour des authentiques "lois de la vie saine". Le mérite du docteur Paul Carton, on le voit aux extraits compilés ici par Roger Coupas, fut de réaliser une synthèse globale qui, elle, ouvre la voie au rétablissement de la santé collective comme de la santé individuelle.

Des misères et maladies graves et croissantes accablent l'humanité. Que fait-on pour y remédier ? On lutte contre la tuberculose. On s'attaque au cancer. On combat la syphilis. On fait la chasse aux microbes. On injecte sérums, vaccins et médicaments. On crée des instituts. On édifie des laboratoires et des hôpitaux. On multiplie les fonctionnaires. Luttés stériles ! Faux remèdes ! Autant dire qu'on perd son temps, parce qu'on se bat contre des conséquences. On s'en prend aux effets et on laisse subsister les causes.

C'est clair : il vaudrait mieux prévenir que guérir. On gaspillerait moins d'énergies et d'argent. On ferait oeuvre plus logique et plus utile en s'attaquant aux sources mêmes du mal.

Or, les vraies causes du mal sont d'ordre général et consistent dans la violation des lois de la vie humaine. C'est pourquoi il faudrait un traitement d'ensemble, à la place de remèdes qui ne guérissent qu'en apparence, car **ils ne font, en réalité, que transférer la maladie d'un point à un autre.** (p.7)

(...) Aussi, peut-on affirmer catégoriquement que **c'est l'ignorance des lois de la vie saine, l'incompréhension des raisons de la vie humaine, la révolte permanente contre les choses, l'abandon des conditions de vie simple et naturelle et la perte de l'esprit religieux, qui sont à la base de toutes les altérations de la santé individuelle et collective.**

Victime d'une éducation mal conçue, l'homme vit en marge des lois de la Nature. Il se nourrit stupidement et s'intoxique sans cesse le corps et l'esprit. [...] Finalement quand il n'est pas emporté par une affection aiguë, il verse dans les maladies de dégénérescence : la tuberculose, le cancer, la folie, l'arthritisme, les scléroses organiques. Et les collectivités mal orientées aboutissent aux sanctions cataclysmiques et redresseuses qui se nomment misères, famines, guerres, révolutions, épidémies.(p.8)

---

<sup>1</sup> Dr P. Carton. *Les lois de la vie saine*. Ed. Lefrançois, Paris 1922 (cité d'après la 7<sup>ème</sup> édition, 1980)



### *Le culte de la saine et sainte Simplicité.*

Aucune mesure de rénovation individuelle et collective, basée sur un plan logique et complet, n'ayant été effectuée, ce qui avait été prédit s'est réalisé. Une catastrophe pire que celle de 1914 s'est abattue sur notre pays et sur le monde. La récurrence amplifiée des causes de désordre a entraîné une sanction plus terrible que celle de la précédente guerre.

Aussi, au moment de publier la 4<sup>ème</sup> édition de ce livre (juillet 1943), convient-il de redire et de compléter les leçons d'enseignement et de relèvement que comportent les bouleversements actuels.

Certes, en pleine période d'épreuve, il est difficile de dire et de tirer entièrement les conclusions nécessaires. Pourtant, il est possible de les condenser et de garder un espoir de profonde rénovation quand on entend proclamer les mêmes nécessités d'unité, de travail, de famille, de hiérarchie, de devoir religieux, de formation des élites, de retour à la terre, de réfection de l'enseignement médical, toutes notions que nous avons exposées dans les pages précédentes. Si ces efforts pouvaient être enfin réalisés, ce serait, en effet la certitude d'une rénovation profonde, nationale et humaine.[...]

Et la nouvelle leçon, plus haute et plus condensée, à tirer de la géhenne qui nous accable peut se résumer dans ce que renferme de totalement salubre le mot *simplicité* ; si l'on veut éviter le retour d'un effondrement qui, cette fois, serait définitif.

Il est clair, en effet, que les causes de désorganisation mentale, vitale et physiologique se trouveraient nécessairement écartées et les conditions de bonne santé des corps et des âmes seraient sûrement obtenues, si la double acception du mot *simplicité* était réalisée : ordre et sagesse, d'une part ; droiture et sainteté, d'autre part. Ainsi serait constitué un merveilleux et définitif programme de réparation, de guérison, de préservation et de progrès. En ce qui concerne la médecine, la vraie voie de salut, c'est la cuisine simple, la simplicité des diagnostics synthétiques établis surtout par la clinique, la simplicité des traitements redresseurs, par la recherche et la suppression des causes de désordre alimentaire et hygiénique et non par la fallacieuse extinction des conséquences symptomatiques. En d'autres termes, c'est le régime pur, naturel, complet, sans suralimentation, c'est l'hygiène naturelle simplifiée, [...] c'est le traitement synthétique directeur et libérateur de la personne humaine.

Dans l'ordre spirituel, c'est le triomphe des Simples d'esprit opposés aux Savants théoriciens du scientisme, c'est la simplicité et l'humilité des gens de bonne volonté enfantine, opposées à l'orgueil de la force et de la fureur bestiale.

C'est surtout la droiture et la passion de la vérité, auxquelles on doit tout sacrifier ici-bas, en vue d'obtenir la vie éternelle. (pp.217-218)

(...)La médecine moderne manque d'esprit traditionnel. Victime d'enrichissements scientifiques considérables et rapides, grisée par des succès immédiats et faciles, elle a renié ses origines, oublié son passé de sagesse, perdu ses antiques vertus de clairvoyance et de simplicité. Dédaigneuse des richesses spirituelles, elle étale à présent le luxe écrasant de ses acquis matériels et de ses énormes armements thérapeutiques. Aussi est-elle devenue compliquée, infatuée d'elle-même, despotique et malfaisante. Elle prétend tout diagnostiquer, tout expliquer par ses découvertes dernières et tout guérir par ses médications nouvelles. Elle ne se figure pas que, dans bien des cas, les Anciens guérissaient, peut-être moins vite, mais d'une façon plus solide et plus durable, en usant de procédés plus simples et plus naturels. Très fière des procédés d'immunité artificielle qu'elle a découverts, elle ne se rend pas compte que les guérisons subites des maladies aiguës, effectuées d'une façon factice, vont à l'encontre des lois naturelles. En effet, un sérum, un vaccin ou un corps chimique, injectés, qui créent une crise de déséquilibre humoral et une réaction défensive de redressement, obligent l'organisme à contenir de force une intoxication débordante ; mais la maladie, illogiquement jugulée, devra reparaître à quelque temps de là, sous une forme plus grave.

L'organisme devra payer le surmenage imposé, l'intoxication refoulée, l'empoisonnement thérapeutique surajouté et surtout la persistance dans les causes lointaines, mais réelles, du mal, c'est-à-dire dans les violations de la vie saine, dans les fautes de régime et d'hygiène et dans les vices spirituels, qu'on n'aura su ni dépister ni corriger. Ainsi s'expliquent que la diminution des maladies infectieuses aiguës, réalisées ces vingt dernières années par la thérapeutique exclusivement antimicrobienne<sup>1</sup>, ait entraîné une recrudescence progressive des maladies chroniques (scléroses vasculaires, rénales, hépatiques ; folies ; suicides ; cancer ; diabète ; albuminurie ; etc.).

En effet, la méconnaissance des lois de la santé, l'incompréhension des raisons générales d'apparition des maladies et le dédain des procédés de guérison qui visent avant tout au rétablissement et à la culture des immunités naturelles, ne peuvent engendrer qu'aveuglement, fausses médications, guérisons factices, transformations morbides, misères et malheurs. Or ces notions salutaires sont, à l'heure actuelle, à peu près inconnues de la

---

<sup>1</sup> Ndlr. On pourrait ajouter aujourd'hui "*et antivirale*" sans que cette nouvelle dimension de la biologie élargisse le moins du monde une médecine réductionniste vouée à l'oubli des causes spirituelles.

médecine classique, qui ne croit qu'aux infections microbiennes et aux maladies de détail, qui ignore la genèse essentielle, unique et générale de toutes les affections multiples et locales, qui, par suite, verse dans les traitements symptomatiques et se livre de plus en plus aux médications chimiques, sérothérapiques et vaccinales.

Mais, à côté de cette médecine non clairvoyante, il existe une école traditionaliste ou naturiste [...] Elle a vu que c'étaient principalement les fautes de régime et d'hygiène du corps et aussi les vices de conduite spirituelle qui déterminaient primitivement les troubles morbides généraux puis faisaient se déclarer les maladies cataloguées. Elle en a déduit que la correction des errements matériels, vitaux et psychiques importait par-dessus tout pour rétablir la santé, et que les immunités naturelles seules possédaient une valeur vraie et durable, pour préserver et guérir<sup>2</sup>

[...]

**(Citations choisies par Roger Coupas)**

\*

---

<sup>2</sup> Dr. P. Carton. *L'essentiel de la doctrine d'Hippocrate*. Ed. Maloine, Paris 1937, pp.9-11.

---

## HISTOIRE

"Si l'homme est libre de choisir ses idées,  
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."  
(Marcel François)

---

### **La Terre n'a jamais été plate<sup>1</sup>** **Michel Hébert**

**Présentation** : Christophe Colomb n'a jamais eu à démontrer que la Terre était ronde. Car tout le monde le savait déjà. Et depuis longtemps ! C'est ce que confirme l'ouvrage d'un historien américain, Jeffrey B. Russel, qui met à mal bon nombre d'idées reçues sur les géographes du Moyen Age et de l'Antiquité. Il commence par constater que les auteurs médiévaux affirment la rotondité de la Terre, comme le faisait Platon. Il examine ensuite l'apparition du mythe moderne selon lequel le Moyen-Age croyait la Terre plate. En fait ce sont des évolutionnistes libéraux américains qui ont créé de toutes pièces ce mythe aujourd'hui repris dans la presse et dans les manuels scolaires.

En cette année anniversaire de la découverte du Nouveau Monde, c'est un véritable déluge de publications qui s'abat sur nous ; à cette occasion, nombre d'idées reçues sont remises en question. L'une d'elles, selon laquelle les contemporains de Christophe Colomb croyaient que la Terre était plate, a trouvé son historien, Jeffrey B. Russel, dans un petit ouvrage décapant qui vient d'être publié aux Etats-Unis<sup>2</sup>.

Considérons le cas de Christophe Colomb : les historiens ont depuis longtemps dénoncé la fable selon laquelle il aurait dû affronter les foudres des docteurs de Salamanque pour avoir osé prétendre que la Terre était ronde – sans quoi le passage des Indes par l'ouest était inconcevable. Certes, le découvreur a eu ses détracteurs et ses opposants, mais leurs arguments tenaient aux probabilités d'échec de l'entreprise.

---

<sup>1</sup> Repris de *L'Histoire* n°159, Octobre 1992.

<sup>2</sup> Jeffrey B. Russel, *Inventing the Flat Earth. Columbus and Modern Historians*, New York – Westport – Londres, Praeger, 1991.

Et ils avaient raison, puisque la distance qui sépare les îles Canaries du Japon est de deux cents degrés de longitude, là où Colomb, pour avancer son projet, voulait n'en voir que soixante. Mais nulle part dans ces discussions il ne fut question d'une sphéricité que le navigateur aurait dû démontrer.

Déjà au XV<sup>ème</sup> siècle, l'affaire était entendue. La *Géographie* du Grec Ptolémée (90-168) est traduite en latin en 1410.

Or cet ouvrage ne laisse subsister aucun doute sur la rotondité de la Terre : il est tout entier fondé sur le quadrillage de la sphère en degrés de latitude et méridiens de longitude.

Et le cardinal Pierre d'Ailly en a bien retenu toutes les leçons dans son *Image du monde* écrite en latin dès 1410.

Mais avant ? Là où les médiévistes ont souvent été plus évasifs, Jeffrey Russell nous invite à voir partout et toujours la même représentation, les mêmes comparaisons. Pour les uns, la Terre est un œuf ou une balle, pour d'autres, une pomme ou une pelote.



**Fig. 1 :** Sur cet exemplaire de la *Géographie* de Ptolémée, imprimé à Ulm en 1482, on voit l'auteur tenant le globe terrestre (Bucarest, Musée national d'Histoire)

Pour les philosophes John Holywood ou Thomas d'Aquin au XIII<sup>ème</sup> siècle, Jean Buridan ou Nicolas Oresme au XIV<sup>ème</sup>, nul doute n'est possible. Ces deux derniers évoquent même la rotation de la Terre sur elle-même !

Faut-il remonter plus avant vers les "siècles obscurs", pour reprendre une expression chère aux Anglo-Saxons ?

Là où un Isidore de Séville (mort en 636) semble entretenir certaines réserves, Bède le Vénérable au VIII<sup>ème</sup> siècle et Scot Erigène au IX<sup>ème</sup> sont catégoriques : la Terre est ronde. Ils ne font d'ailleurs pas preuve d'originalité, puisqu'ils reprennent la tradition scientifique des compilateurs de l'Antiquité tardive, notamment Martianus Capella dont les *Noces de Mercure et Philologie*, écrites vers 420, connaissent une très large diffusion au Moyen Age. Or Martianus affirme lui aussi sans ambages : "*Elle [la Terre] n'est pas plate, elle est ronde.*"

Il semble donc y avoir durant tout le Moyen Age occidental unanimité sur la question. Non sans quelques problèmes pour les philosophes et les cartographes. Ceux-ci veulent en effet représenter un *oekoumène* (l'ensemble des terres habitées) conforme aux connaissances de la période et, d'autant que possible, à la tradition biblique et évangélique. Dès lors, que Jérusalem soit au centre du monde ou le paradis à l'est, c'est une simple convention cartographique. Le géographe arabe Al Idrisi ne place-t-il pas, au XII<sup>ème</sup> siècle, La Mecque au centre de sa carte ? Et, au XX<sup>ème</sup> siècle, ne discute-t-on pas encore de la "juste" représentation de l'hémisphère sud sur nos modernes mappemondes ? Plus délicat est le problème de la conformité aux enseignements de l'Eglise selon lesquels les Apôtres ont apporté la Parole "*aux quatre coins du monde*". Car il faudrait que la Terre soit plate pour posséder quatre coins\*.

Ainsi s'explique l'hésitation d'Isidore de Séville ; pourtant saint Augustin lui-même (354-430) avait mis en garde contre le danger d'utiliser le sens littéral de l'écriture. Lorsque les cartographes médiévaux nous présentent une Terre d'apparence plate et circulaire, c'est donc certainement une convention cartographique, parfois l'illustration d'une certaine tradition biblique, mais jamais la représentation d'un soi-disant dogme de la "Terre plate".

D'où vient alors ce mythe, puisque mythe il y a ? De l'exploitation qu'on a faite, au XIX<sup>ème</sup> siècle, de certains textes de l'Antiquité tardive. Cette époque avait bel et bien connu deux "théoriciens" de la Terre plate : Lactance (vers 265-345) d'abord, polémiste crédule, qui s'oppose ouvertement à la pensée scientifique (et païenne) de son époque, au moyen d'arguments simples mais combien efficaces : "*Y a-t-il quelqu'un d'assez extravagant pour se persuader qu'il y a des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas [...] et que la pluie et la grêle puissent tomber en montant ?*"

---

\* Ndlr. Voir notre note sur le sens « littéral » en fin d'article

### Darwin contre l'Eglise

Puis, deux siècles plus tard, en Egypte, Cosmas dit "*Indicopleustès*" ("le voyageur des Indes"), retiré dans un monastère du Sinaï, rédige sous le titre de *Topographie chrétienne* une vaste compilation géographique où la Terre plate occupe une place importante. Il faut cependant savoir que cet ouvrage volumineux, rédigé en grec et aux marges orientales de la Chrétienté, ne nous est connu aujourd'hui qu'à travers trois manuscrits médiévaux complets. Critiqué à Byzance dès le IX<sup>ème</sup> siècle par le patriarche Photius, il est totalement ignoré de l'Occident médiéval. La première traduction latine de Cosmas date de 1705 ! Et c'est cet auteur, tout à fait marginal dans le monde grec et inconnu du monde latin, qui deviendra au XIX<sup>ème</sup> siècle le symbole de l'obscurantisme médiéval !..

Car ces visions farfelues du monde seraient restées aussi chimériques que les descriptions contemporaines de cynocéphales (hommes à tête de chien), si elles n'avaient été reprises par les positivistes et "progressistes" du XIX<sup>ème</sup> siècle. La démonstration de Jeffrey Russell est ici tout à fait originale et convaincante.

S'il n'y a jamais eu de mythe médiéval de la "Terre plate", il y a bel et bien eu une légende moderne du "*dogme médiéval de la Terre plate*". Russell traque son apparition puis sa diffusion, en France et aux Etats-Unis, tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle ; il démasque à l'occasion quelques "coupables".

Coupable, le premier, le romancier américain Washington Irving (1783-1859), dans un pastiche historique sur la vie de Christophe Colomb, publié pour la première fois en 1828.

Irving invente de toutes pièces une scène qui deviendra célèbre, dans laquelle le navigateur doit se défendre contre l'obscurantisme des docteurs de Salamanque incapables d'admettre que le Terre fût ronde<sup>3</sup>.

Le roman connaît un immense succès et contribue à accréditer, outre-Atlantique, la vision d'une Eglise catholique dogmatique et intolérante. Coupable encore, en France, à la même époque, le très respecté Antoine-Jean Letronne (1787-1848), directeur de l'Ecole des Chartes et professeur au Collège de France, qui dans la *Revue des deux Mondes*, avance l'idée d'un dogme de la Terre plate chez les Pères de l'Eglise et d'une interprétation littérale de la Bible au long du Moyen Age.

---

<sup>3</sup> Washington Irving, *The Life and Voyages of Christopher Columbus*, rééd. Boston, J.H. Mc Elroy, 1981.

Coupables surtout, aux Etats-Unis à nouveau et principalement pendant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, nombre d'esprits libéraux qui souhaitent réfuter les arguments anti-évolutionnistes de l'époque. Nous sommes en effet en plein débat autour des thèses de Darwin sur l'évolution des espèces, que l'Eglise se refuse à admettre. Quoi de mieux, dès lors, pour combattre son étroitesse de vues, que de stigmatiser un obscurantisme plus général, dont le pseudo-dogme médiéval de la Terre plate deviendrait une sorte de cas exemplaire ? C'est la voie que suivent sans hésiter certains auteurs américains dans des ouvrages dont les titres à eux seuls sont tout un programme :

*Histoire du conflit entre religion et science* de John Draper (New York, 1874) ou *Histoire du combat entre la science et la théologie dans le Christianisme* d'Andrew White (New York, 1896)...L'idée d'un dogme médiéval de la Terre plate se diffuse dès lors dans les ouvrages de vulgarisation et les manuels scolaires. Elle correspond si bien à l'image que l'on se fait du Moyen Age au temps de Victor Hugo ou de Jules Michelet qu'on la reçoit sans discussion.

Tant et si bien que malgré toutes les réfutations modernes, un auteur à succès pourtant bien informé comme Daniel Boorstin perpétue encore aujourd'hui ce mythe<sup>3</sup>.

Preuve, s'il en était besoin qu'un petit essai comme celui de Jeffrey Russell est d'actualité et mériterait d'être traduit en français sans délai.

### Ndlr. Note sur le sens littéral

Michel Hébert reprend ici un contre-sens très répandu sur la définition du sens « littéral », c'est-à-dire du sens que l'auteur a directement en tête lorsqu'il choisit les « lettres » (c'est-à-dire les mots) de son discours. Le sens **littéral** n'est donc pas le sens **matériel**, même s'il s'oppose au sens dit « spirituel ». Le sens littéral peut être propre ou figuré. Lorsque l'Apocalypse désigne Jésus-Christ : « *le lion de la tribu de Juda* », saint Jean ne veut pas dire que le Messie doit montrer quatre pattes et une crinière !... C'est à l'évidence les vertus morales du lion qui sont ainsi évoquées, comme lorsque Moïse dit de Dan, le père d'une tribu : « *Dan est un jeune lion qui s'élançe de Basan* » (Deut. XXXIII, 22). Aucun lecteur sensé ne verrait ici un autre sens littéral que le sens figuré !.. De même les nombreux passages où la Bible évoque la « main » de Dieu : il s'agit du pouvoir divin qui s'étend directement sur les choses. Galilée disait qu'on s'attacherait à tort à la vérité

<sup>3</sup> Daniel Boorstin, *The Discoverers*, New York, 1983, trad. française, R. Laffont, 1988.



littérale de la Bible parce qu'il faudrait alors croire que Dieu a des pieds et des mains. C'est là un procédé de bateleur qui méconnaît à dessein la véritable notion du sens littéral. D'ailleurs saint Augustin - que M. Hébert présente comme opposé au sens littéral - a composé un livre entier pour commenter le sens littéral de la Genèse, verset par verset, le « *De Genesi ad litteram* » !..

Ajoutons encore ici que le sens proprement littéral est celui de la langue originale. Lorsque M. Hébert évoque les « quatre coins du monde », il commet une double erreur. Erreur de traduction tout d'abord, puisque « coins » restitue mal le sens en hébreu de ces « extrémités de la terre » que saint Jérôme traduisait par *terminos terrae* (Isaïe 40,28) ou *fines terrae* (Isaïe 45,22). Le salut s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre, c'est-à-dire sur tous les lieux habités, même les plus éloignés, et ce sens littéral ne comporte aucune indication sur la forme des continents ou de la terre elle-même. Erreur sur le sens littéral, enfin, puisqu'il confond ici encore le sens littéral avec le sens propre matériel que l'auteur sacré n'a pas voulu désigner .

Le mot « coin » dans la Bible, s'emploie presque toujours en référence à un corps anguleux (pierre, autel, Temple, barbe, etc...) et parfois au sens figuré (mais littéral) de « lieu dissimulé » (ainsi, dans Actes 26,26, Paul déclare au gouverneur Festus que le roi Agrippa est au courant de sa conversion : « *(Je suis) persuadé que rien ne lui en échappe, car cela ne s'est pas passé dans un coin* »). Comme bien souvent, ce serait faire un mauvais procès à l'Écriture que de nier le caractère parfois figuré du sens obvie, celui qui vient immédiatement à l'esprit du lecteur car il est porté par la lettre même du texte.

D.T.

\*\*\*\*\*



"LE BON SENS EST LA CHOSE DU MONDE  
 LA MIEUX PAR / TA / GÉE ..."  
 (DESCARTES. - Le discours de la méthode.)

---

## LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE

---



### **Autour de la grotte de Cussac (suite) Dr Pierre-Florent Hautvilliers**

**Résumé :** Après avoir évoqué le biais « commercial » qui semble fausser la présentation officielle de la découverte (cf. *Le Cep* n°17), le Dr Hautvilliers poursuit par quelques remarques personnelles sur ces gravures « étonnamment fraîches ». Si fraîches, même, qu'on n'y voit pas le dépôt de calcite qui marque habituellement les dessins préhistoriques dans les grottes voisines. Joint à l'impossibilité de connaître avec certitudes le nombre de squelettes découverts, on comprend que ces particularités de Cussac entretiennent pour le moment une certaine méfiance.

Le « spéléologue » ayant découvert la grotte, Marc Delluc, n'est autre que le fils des Delluc, préhistoriens bien connus dans la région. Ils ont beaucoup écrit sur la préhistoire du Périgord et Madame Delluc fut conservateur de l'Abri-Pataud jusqu'à sa retraite, il y a un ou deux ans.

Pour la petite histoire, c'était Mme Delluc qui était venue pour expertiser la gravure néandertalienne de mammoth située au fond du gouffre du Regourdou. Selon son sentiment donné sur place, il serait authentique (je ne vois pas comment il pourrait être un faux !) mais elle n'a jamais rendu un avis officiel.

Ce qui est logique car le site dérange comme je l'ai expliqué <sup>1</sup>: il signe l'évidence du Déluge intervenu entre le Néandertal et le Cro-Magnon ; il indique que l'homme de Néandertal, en plus du culte des morts, savait utiliser des outils et construire des murs : il était aussi artiste !

---

<sup>1</sup> cf. *Le Cep* n°13, p.52 squ.

N'oubliez pas que le géologue qui a effectué le relevé topographique des 8 galeries souterraines occupées par l'homme de Néandertal au fond du gouffre (qui communique avec Lascaux) n'a jamais pu achever le travail « parce que cela déplaît en haut lieu ! ».

J'ai entendu dire, par un préhistorien de Lascaux qui a eu le privilège de voir la grotte de Cussac, que les gravures « sont un peu trop fraîches » par rapport à ce que l'on connaît sur d'autres sites. Cette impression se confirme à l'examen du peu de photographies communiquées à la presse. Je les ai vues, il n'y a aucun dépôt de calcite sur les traits des gravures alors que toute la grotte en est recouverte. Les gravures ont été faites au doigt ou au silex dans un calcaire crétacé à grain fin. On note une unité et une homogénéité surprenante des œuvres avec une même convention de tracé et une seule technique. Ceci laisse penser qu'il n'y eut qu'un seul artiste ou tout au moins que sa réalisation s'est effectuée en une seule étape ; et le trait est clair (selon l'écrit de Michel Lorblanchet - directeur honoraire de recherche du CNRS - dans *Archéologia* n° 381 de septembre 2001). Cependant, il se garde bien de soulever les questions posées par les tracés des dessins :

- leur fraîcheur et leur facture un peu trop « moderne » et sans l'utilisation habituelle des reliefs de la roche, semble-t-il. Le sol est recouvert de calcite par l'ambiance humide. Pourquoi n'en est-il pas de même pour les parois, comme dans les autres grottes ?

- la superposition des tracés « frais ». Cette superposition, que l'on trouve dans les autres grottes gravées, s'explique par le fait que le dépôt de calcite sur le tracé rend le dessin d'une couleur uniforme avec le reste de la paroi, et le tracé s'efface, sauf la gravure qui ne se fait visible qu'en éclairage rasant.

L'artiste réutilisait donc le même espace ultérieurement pour refaire un dessin plus frais qui se voyait. D'où cette superposition.

- Les tracés sont « ni trop enchevêtrés ni trop difficiles à lire ».

Ce qui, bien sûr, est une différence importantes par rapport aux autres grottes gravées dont la lecture est rendue très difficile, ainsi que la grande taille de certaines gravures (4 m.).

- L'inspiration « trop calquée » sur certaines particularités propres à la grotte de Pech Merle près de Cahors.

On peut donc penser, sans affabuler, à une supercherie. Il ne faut que quelques minutes pour réaliser un dessin de ce genre. J'en ai d'ailleurs réalisé moi-même pour le plaisir, avec la même technique qu'à Lascaux.

Avec les Delluc, la grotte sera reconnue sans problèmes comme vraiment authentique et le système semble verrouillé pour éviter toute contestation. Le terrain, de ce fait, prend une valeur inestimable, et les « royalties » vont tomber dans l'escarcelle du découvreur grâce à l'aide de papa et de maman ! Quand au nombre de squelettes, selon les revues qui ne s'entendent pas à partir des mêmes sources, il y en a officiellement 5 (mais on parle d'inhumations), d'autres disent 8, mais en fait il y en aurait beaucoup d'autres qui ne sont pas entiers. Selon les mêmes indiscretions de Lascaux, cela porterait le nombre d'individus à une vingtaine.

\*\*\*\*\*



---

## SOCIETE

"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."  
(P. Le Prévost)

---

### **Cultures particulières et sagesse universelles<sup>1</sup>** **Yaya Bari<sup>2</sup>**

**Présentation** : L'auteur est membre de l'Académie des Sagesse, que les Peuls ont jugé utile de constituer afin de gérer au mieux la rencontre de leur culture avec celles des Européens et des autres Africains. Car l'universel, auquel chaque être humain a le pouvoir (et peut-être le devoir) de s'élever, est toujours atteint à travers une démarche particulière, d'autant plus sûre et plus profonde qu'elle assume son enracinement dans la culture à laquelle la Création l'a prédestiné. Cette démarche est présentée ici comme une montée depuis la sagesse populaire, et à travers la sagesse philosophique, vers une sagesse théologique et mystique. Il est à noter que l'auteur s'adressait à un auditoire peul, à majorité musulmane.

Dans son dernier livre sur la « *Sagesse du monde* » (Fayard 1999), Rémi Brague, professeur de philosophie à Paris, écrit :

*"Pendant 2000 ans, l'homme s'est vu comme un monde en petit, dressé vers le ciel, et fait pour le contempler. Il a cru que la sagesse qu'il cherchait était en phase avec celle qui gouvernait déjà l'univers. L'ordre et la beauté du monde étaient le modèle imposant du bien. Tendre vers la vertu, était imiter le ciel. Sur terre, lutter contre le mal, c'était résorber une infime exception au regard de l'immensité du Bien. Là-dessus, Platon était en accord avec les Hébreux.*

*Mais cette image antique de l'être dans le monde, qui survivait encore au Moyen Age, allait s'effacer à l'aube des temps modernes. Elle a fait place à*

---

<sup>1</sup> Conférence donnée à l'Académie des Sagesse à Dori (Burkina-Faso) en novembre 1999.

<sup>2</sup> L'auteur -Jean-Marie Mathieu pour l'état-civil français - a vécu plusieurs années comme coopérant au Burkina Faso, mêlé au peuple des campagnes, partageant leur vie, s'imprégnant de leur langue. Le résultat de cette expérience est un petit livre fort dense : *Les Bergers du Soleil* (Editions Désiris, 04340 Méolans-Revel, 235 p., 110 FF) qui illustre bien cette recherche d'universel dans le particulier. Ce livre a reçu en 1999 le Prix Louis Castex de l'Académie Française.

*des visions du monde où des fragments épars empruntés à l'image ancienne se mêlent à des modèles concurrents autrefois refoulés. Ainsi, l'univers a-t-il cessé d'être le précepteur de l'homme.*

*Nous ne savons plus où contempler notre humanité. La sagesse du monde nous est devenue invisible. Il nous faut aujourd'hui la repenser à nouveaux frais".*

Oui, il nous faut tout repenser à nouveaux frais. A commencer par l'expérience des sociétés archaïques qui existent encore sur notre planète, et qui sont les témoins de l'humanité originelle : Aka d'Afrique Centrale, appelés aussi Négrilles, Sémang de Malaisie, Aéta des Philippines, Hoka de Californie, Védah de Ceylan, tribus du centre de l'Australie, Fuégiens etc. Ces peuples "sans culture", n'ont pas pour premier souci de se défendre, ni de se nourrir, ni de se reproduire, ni même de survivre en milieu hostile ; leur premier souci est avant tout de donner un sens à leur existence ici-bas ! Tous croient en un Etre divin, créateur des cieux et de la terre. Tous expriment leurs croyances à l'aide de mythes et tous pratiquent des rites et des coutumes particulières. Cela rejoint ce que la Tradition appelle la religion primitive, la Révélation primitive.

L'ethnologue français Claude Lévi-Strauss a noté que *"l'avènement de la culture coïncide avec la naissance de l'intellect"*. Autrement dit, la raison en vient peu à peu à critiquer les anciennes croyances vénérables, les mythes, les récits légendaires. Elle dévalorise de ce fait les images symboliques. Nous avons connu cela en Europe avec la Renaissance et surtout lors du siècle des Lumières. Il reste que les cultures restent le plus souvent liées aux religions qui les ont "enfantées".

Nous pourrions définir la culture comme la forme, historiquement développée, de l'expression des idées et des valeurs qui caractérisent la vie d'une communauté spécifique. On parle ainsi des cultures égyptienne, chinoise, grecque, romaine, juive, arabe, indienne, française, allemande, anglaise, espagnole, berbère, peule, mossi, etc. Autant de façons de voir le monde.

Etymologiquement, ce mot de "culture" vient du latin "cultura", participe futur du verbe "*colo*" : cultiver la terre, d'où le mot "colonia" : colonie. Il est intéressant de noter que la culture (du sol, mais aussi de l'esprit) se vit sur un mode futur, donc tendue vers l'avenir, en espoir de progrès.

Au contraire, le participe passé "*cultus*" : soigné, cultivé, insiste sur le résultat du travail accompli pour soigner son champ, pour cultiver son esprit.

Par la culture de la terre, l'homme transforme son habitat, la nature environnante ; par la culture de son esprit, il façonne son âme intérieure. Dans ces deux cas, la culture fait advenir, explicite, réalise ce qui était en puissance, en germe potentiel dans le monde des choses et dans la nature humaine. Mais le premier relève de l'avoire, le second de l'être.

Le contraire de l'homme cultivé est l'ignorant, inculte, barbare. On a beau savoir planter les choux, si l'on a oublié de nourrir sa mémoire des arts et des lettres de sa communauté de vie, on n'en reste pas moins un être inachevé. Le mot anglais "*clown*" fait comprendre cela, car il vient du latin "*colonus*" : le paysan, le cultivateur. Qui entre en sabots dans une société littéraire, par exemple, sentira vite le grotesque de sa situation.

La fin du XX<sup>ème</sup> siècle fut pathétique. La civilisation occidentale, qui eut le génie de s'abreuver à deux sources principales : celle de l'humanisme et de l'antiquité classique, et celle de la Révélation biblique (Moïse et Jésus), eh bien, cette civilisation est en train d'envahir le monde au moment où elle est en pleine décadence !

Elle éloigne l'homme des mythes, des images archétypales, des symboles vivants ; elle remplace la Tradition multi-millénaire par un progrès scientifique indéfini ; elle renverse l'autorité ancestrale, parentale, par l'anarchie.

Les droits de l'homme cachent le mépris de la dignité des personnes. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un monde surpuissant, notre monde moderne, s'est soustrait aux notions communes élémentaires en niant sa dépendance par rapport au cosmos, à Dieu, à l'être infini.

Il en résulte un vide existentiel, un vertige de non-sens qui explique la désespérance de nombre de nos contemporains : suicides, violences des jeunes, inhumanité des lois de la finance qui gouvernent le marché mondial, écrasant au passage les différentes formes de culture (on trouve du coca-cola jusqu'au fin fond du Niger...).

Cette "civilisation" (si on peut encore employer ce mot) technologique moderne est le seul exemple de culture sans foi, sans espérance, sans amour...

Et ses "fruits" sont vénéneux : phénomène des limites naturelles franchies sans conscience (dopage en sport), scandale de la "vache folle", des poulets à la dioxine , OGM (organismes génétiquement manipulés), robots humanoïdes, clonage, POP (polluants organiques persistants), stock de bombes (nucléaires et biochimiques) pour faire sauter notre planète, Océan Arctique pollué par les sous-marins de l'ex-URSS, campagnes truffées de mines anti-personnelles, environnement économique mondial immaîtrisable



et à la merci de virus informatiques fous, écosystème fragilisé, réchauffement du climat entraînant raz-de-marée, ouragans dévastateurs, feux de forêt et désertification, raréfaction de l'eau potable, de l'air non vicié, de la terre non intoxiquée par les plastiques non recyclables.

Pour Nicolas Hulot, "*si on se comporte au XXI<sup>ème</sup> siècle avec la même insouciance qu'au XX<sup>ème</sup>, où l'homme occidental a remis en cause les grands équilibres, on va droit dans le mur*". A moyen terme, si rien n'est fait, le niveau des mers augmentera de 3 à 4 mètres. Certains lieux parmi les plus beaux du monde seront rayés de la carte. D'un tiers à la moitié des glaciers disparaîtront. Les catastrophes naturelles se multiplieront...

L'avenir s'assombrit pour l'humanité qui voit son "avoir" lui échapper par pans entiers ! Craignons que son "être" connaisse le même sort.

On se rappelle la parole du Christ : "*Quel avantage l'homme aura-t-il à gagner tout l'univers, s'il le paye de sa propre âme ?*" (Matthieu 16, 26)

C'est dire que la sagesse doit nous redevenir visible. Pour essayer de la définir, tentons d'en rechercher l'étymologie.

En hébreu, par exemple, le mot "hokhma" (sagesse), semble provenir de l'akkadien "CH K M" signifiant "saisir, comprendre, être habile, juger", où se conjuguent intelligence et volonté en vue d'une action pensée.

Le même radical sémitique se retrouve dans l'arabe "hikmah" : (sagesse), raison<sup>3</sup>. En grec, on a la classique "sophia" : σοφία (sagesse), que l'on reconnaît dans "philo-sophie". Le latin "sapiens" (sage) vient du verbe "*sapere*" qui veut dire "avoir du goût". La sagesse "*sapientia*" exige d'être capable de reconnaître ce qui est sapide, savoureux, plein de sève.

Les mots français "*sage*", "*sagesse*" viennent du latin populaire "*sapius*" : un palais exercé discerne aussitôt un met succulent ou un bon vin vieux. En allemand, la sagesse se dit "*Weisheit*" du verbe "*wissen*" ("savoir", augmenté du suffixe "*heit*" indiquant l'état). Le vieil allemand a donné l'anglais "*wisdom*" indiquant la capacité de penser, d'agir, voire l'expérience, le bon sens. En moré, langue des Mossi du Burkina Faso, la sagesse est désignée par deux mots accolés "*yam-wênem*", signifiant "intelligence lumineuse".

En chinois, le sage ou lettré s'exprime par l'idéogramme "shih" : ,qui est formé du trait horizontal du chiffre un, "yi" : - , surmonté de la croix du chiffre dix, "shi" : + . Ce qui permet aux mandarins de dire que le sage est celui qui sait compter de un à dix. Et comme la numération chinoise est à base dix, cela signifie que le sage est un lettré capable de maîtriser tout le savoir humain. Mais les Chinois, fins psychologues, ajoutent malicieusement

---

<sup>3</sup> L'arabe a donné le mot peul "hikma" = sagesse. La langue des Peuls, le fulfulde, possède également le mot "saahare", de l'arabe "saaha" = (être un juste, vrai).

que cet idéogramme laisse sous-entendre un amer constat : un vrai sage est difficile à trouver ; sur dix personnes, il n'y en aurait qu'une en moyenne vivant selon la sagesse !

Il serait très instructif de continuer ces recherches étymologiques dans les différentes langues, mais ce n'est pas ici notre propos. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué une voie d'approche aux enseignements surprenants.

Plutôt que de parler de "la sagesse", il faudrait dire au pluriel : "les sagesse", car on peut en discerner trois, symboliquement représentées (coïncidence heureuse !) par les trois chouettes<sup>4</sup> de tailles inégales, constituant le logo de l'Académie des Sagesse, la bien-nommée donc ! Expliquons ces trois sortes de sagesse :

1. Au point de départ, il existe une sagesse populaire fondée sur l'organisation tribale, sur les observations de la nature, s'appuyant sur l'expérience des anciens et se transmettant de génération en génération. Elle n'a rien de particulier ; on la retrouve à Sumer, en Egypte, en Afrique noire, en Europe. Elle est surtout constituée d'évidences, de leçons pleines de bon sens paysan allié à la plus fine remarque : c'est la fameuse sagesse des nations véhiculée par les contes, les fables, les dictons et autres proverbes.

Donnons-en deux exemples disposés suivant le schéma dynamique du signe - et du signe +, signes inspirés des deux idéogrammes chinois formant le mot sagesse :

- "*Il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs*".

+ "*Petit à petit, l'oiseau fait son nid.*"

---

<sup>4</sup> L'oiseau d'Athéna, déesse grecque de la Sagesse, est la petite chevêche, appelée "*noctua athénè*", qui voit la nuit : symbole de la connaissance qui perce l'obscurité de l'ignorance. Dans certaines contrées, les paysans clouent les chouettes sur la porte des granges, car ils ont peur de cet "oiseau de malheur", comme ils disent. Les chouettes peuvent annoncer, par leurs ullements, la mort d'un proche. La tradition peule considère que le "double" d'un mort peut revenir se manifester dans certains animaux comme le hibou (cf. Amadou Hampâté Bâ : *L'éclat de la Grande Etoile*, Paris, A. Colin, 1974, page 53, note 1).

2. La deuxième sagesse est la sagesse philosophique, regroupant toutes les qualités nécessaires pour bien appliquer son intelligence, dans les domaines scientifique (épistémologie), logique, juridique, psychologique, politique, métaphysique. En voici deux illustrations :

- "*Rien de trop*" (Platon, dans le *Philèbe*, 45 d-e). Cette maxime était gravée sur le fronton du temple de Delphes. Plutarque le rappellera dans *Le banquet des sept Sages*...

+ "*Il faut rechercher la vérité de toute son âme*" (Platon dans *La République*, VI, 485).

3. Il y a enfin une troisième et dernière sagesse qui se présente de deux manières, mais si étroitement imbriquées qu'elles ne forment qu'une seule réalité :

- aspect théologique : souci de mettre sa raison au service de la parole de Dieu et de la foi, pour essayer d'avoir l'intelligence de la foi ;

- aspect mystique : par la prière, la contemplation, le croyant désire entrer le plus avant possible dans le mystère divin et en vivre.

- *Un théologien qui ne prie jamais n'est pas un vrai théologien.*

+ *Tout spirituel authentique est un profond et merveilleux théologien.*

La grande leçon du Cosmos, c'est la variété et la complémentarité des corps chimiques, des espèces vivantes, végétales et animales. Il en va de même des cultures créées par l'homme. La multiplicité de ces dernières est une preuve tangible de leur relativité. Le mode de vie des Inuit du Grand Nord n'est pas celui des Touareg du Sahara. La "civilisation" occidentale tend hélas à tout niveler sous le rouleau compresseur de ses moyens techniques hyper-sophistiqués. Prenons garde que le mot "sophisme" n'a rien à voir avec la "sophia" : sagesse.

Il désigne au contraire un raisonnement qui n'est logiquement correct, "sage", qu'en apparence... Rémi Brague le constatait : "*L'univers a cessé d'être le précepteur de l'homme*". Mais, comme l'écrivait Jean-Gaston Bardet : "*Il était peut-être nécessaire que l'homme se dégageât de ses instincts proprement telluriques pour être plus sensible à un instinct cosmique supérieur, cela en vue d'établir cette para-conscience qui inclut le Cosmos comme participation à l'Amour Infini.*"<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Jean-Gaston Bardet, *Demain, c'est l'an 2000*, Angers, J. Petit, 1952, ouvrage préfacé par Gabriel Marcel et couronné par l'Académie française. L'auteur s'y montrait un précurseur en alertant la communauté internationale sur les problèmes de l'environnement.

C'est certainement le sens de ces deux proverbes ibériques si populaires : "*Quand Dieu efface, c'est qu'il veut écrire*" ; "*Dieu écrit droit avec des lignes courbes*".

Voilà qui doit fonder notre espérance en nous laissant deviner que notre époque de décadence laissera bientôt la place à un monde redécouvrant les trésors du passé, la vérité de la Révélation primitive, le retour à l'être intérieur après les errances de l'avoir superficiel.

Pour un tel "programme", les trois sages, qui s'impliquent obligatoirement, de la terrienne à la céleste – en passant par la philosophique – devront avoir une action intégrative en vue de marier les diverses cultures inventées par l'homme, cultures à sauvegarder, à valoriser, à enrichir bien sûr. Car nul homme n'est une île ; au contraire, c'est grâce aux membres de sa famille, de son clan, qu'une personne peut apprendre à parler, à marcher et à se servir de ses mains, le contre-exemple des enfants-loups le démontre. De plus, on s'enrichit à côtoyer des mondes différents.

Chaque culture particulière, en découvrant les autres cultures étrangères, fait l'expérience de ses propres limites : elle n'est pas universelle au sens strict. Il lui faut donc apprendre à sortir de son étroitesse, de son particularisme, afin d'entamer son "exode" vers l'universel. Le rôle des trois sages, ici capital, sera de donner aux différentes sociétés humaines l'espace pour se développer et devenir fécondes en se transformant, en actualisant leurs potentialités.

Et ce rôle devra tenir compte de cette double "règle d'or" déjà connue du monde antique, mais magnifiée par la Bible (Ancien et Nouveau Testament), livre appartenant au patrimoine culturel de l'humanité qui a inspiré tant d'œuvres d'art, tant de vie données, et qui restera une référence au XXI<sup>ème</sup> siècle :

- "*Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas qu'il nous fasse*".

+ "*Faire à autrui ce que l'on aimerait qu'il nous fasse*".

De la tension entre le pôle moins et le pôle plus, entre ces deux forces spirituelles complémentaires, sort toujours un grand bénéfice : dynamisme, régulation, invention... et -qui sait ?- unité des cultures et des sages en cours du III<sup>ème</sup> millénaire !

\*

\*           \*

## ***Image de Dieu ou animal ?***<sup>2</sup>

**Stephen Hand**

**Résumé :** L'esprit imbibé d'évolutionnisme, l'homme contemporain est devenu incapable d'apprécier la différence de nature qui le sépare de l'animal. Il voit une simple différence de degrés, là où la Bible et la pensée chrétienne aperçoivent une barrière infranchissable : un caractère divin, cette « image de Dieu » que le Créateur a posée en dotant l'homme de l'intellect rationnel et de la conscience réflexive. En refusant de voir ce reflet divin, la pensée moderne s'avère responsable de l'immoralité, de la sauvagerie et du profond désespoir qui caractérisent notre société.

La guerre pour l'âme éternelle de l'homme aujourd'hui est une guerre entre la grâce, la Création et l'animalité. Où que nous portions le regard, que ce soit vers les ouvrages philosophiques de la post-modernité, les manuels des lycées, la publicité à la télévision ou la propagande du mouvement écologiste radical, nous voyons enseigné que l'homme est un simple animal, heureux mais précairement juché au sommet de la chaîne alimentaire. De plus en plus, on tient pour allant de soi cette conséquence de l'évolutionnisme issu de Darwin et d'une pensée philosophique corrompue. C'est quelque chose qu'il faut accepter à priori et qui imprègne toutes les discussions où il est question de l'homme. En vérité, c'est justement cette immersion totale de l'homme dans la nature qui rend impossible aux catholiques prenant leur foi au sérieux, d'envoyer leurs enfants dans les écoles publiques ou dans les écoles catholiques libérales. Les conséquences de cette réduction de l'homme à un animal raffiné possédant un système nerveux et un cerveau hautement développé sont tellement vastes, profondes, essentielles, qu'il est impossible d'établir un "dialogue" ou une collaboration avec une telle conception. Ce qu'il faut plutôt c'est un franc rejet et un affrontement. Car cet abaissement radical des êtres humains sous-tend et explique la "culture de mort" que nous voyons partout autour de nous aujourd'hui et qui répand ses erreurs comme la vermine.

Une telle culture ne peut être que sérieusement admonestée ou, dans de nombreux cas, carrément condamnée ; non parce que nous ne nous soucions pas d'autrui, mais au contraire parce que nous nous en préoccuons ! Il ne peut y avoir aucune coopération profonde lorsque les différences philosophiques et religieuses sont si extrêmes et si totales.

---

<sup>2</sup> Repris du *Remnant* (2539 Morrison Ave. St Paul, 55117 Minnesota).

Qu'il s'agisse de l'avortement, de l'euthanasie, des perversions sexuelles de toutes sortes, de l'effondrement de la loi morale en général ou de la croissance exponentielle des philosophies belliqueuses, nous trouverons à la racine de tout cela l'abaissement postulé de l'homme au niveau de l'animalisme<sup>3</sup>. Les "savants"<sup>4</sup> qui voient seulement les similitudes entre l'homme et, disons, les autres bipèdes, et qui dédaignent les différences comme de simples détails, sont manifestement aveugles à ce qui, jusqu'à récemment, a toujours été tenu pour évident: que la différence entre l'homme et l'animal est qualitative, non pas purement quantitative et que cette différence est la seule chose vraiment importante, car absolument essentielle.

L'incapacité à voir et comprendre les ramifications de cette profonde différence est également ce qui explique une grande part du désespoir que nous constatons partout aujourd'hui, un désespoir à peine camouflé par l'alcool et la drogue, l'asservissement aux médias et la violence. Si une personne est convaincue qu'elle n'a pas une âme immortelle, qu'il n'y a pas de différence réelle entre elle et le fou du volant qu'elle a vu ce matin en allant travailler, alors nous ne devrions pas être surpris de la voir boire, se droguer, forniquer et se détruire dans toutes sortes de vices et même décider que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

La racine de ces comportements c'est le désespoir, et non pas le sentiment de **culpabilité** comme le prétend de façon mensongère le monde médical.

Saint Thomas d'Aquin, avec la Sainte Ecriture, parle pour l'Eglise lorsqu'il dit qu'il y a une différence essentielle entre l'homme et l'animal, même si, du point de vue somatique il existe des traits communs. Il écrit [citant St. Augustin (ndt)] *"ce qui fait l'excellence de l'homme, c'est que Dieu l'a fait à son image par le fait qu'Il lui a donné un esprit intelligent qui le rend supérieur aux bêtes"*<sup>5</sup>. Les animaux n'ont pas cet "esprit intelligent". Le thomiste Walter Farrell estime même que, vu cette différence essentielle,

---

<sup>3</sup> Ndlr. L' « animalisme » enseigne que les êtres humains sont de purs animaux. Il rejoint le sensualisme de Condillac : considérant la pensée comme le prolongement de la sensation, Condillac s'interdisait toute différence autre que « *du plus ou moins* » entre l'homme et l'animal. Il écrit, dans son *Traité des Animaux* : « *L'homme n'ayant d'abord été qu'un animal sentant, devient un animal réfléchissant, capable de veiller à sa conservation* » (Amsterdam, 1755, p.225)

<sup>4</sup> Je mets le mot entre guillemets car il est généralement supposé que les scientifiques s'occupent des faits objectifs et bruts plutôt que d'interprétation : évidemment, rien n'est moins sûr.

<sup>5</sup> *Somme Théologique*, Ia Q 93.2, Sed contra.

c'est par métaphore que l'on parle du « corps » de l'homme. Voici ce qu'il dit:

*« L'homme se tient debout alors que les autres animaux marchent normalement à quatre pattes; et pour de très bonnes raisons. Ses sens sont ordonnés avant tout aux joies de l'intelligence et non pas aux plaisirs sensuels. Il ne devait pas avoir sa figure au ras du sol comme s'il se focalisait sur les choses sensibles, mais plutôt bien haute afin d'avoir une large vue du monde sensible en le voyant sous tous ses angles. Afin que tous ses pouvoirs intimes puissent se déployer, il est juste que son cerveau soit situé au-dessus de toutes les autres parties de son corps, que rien de lourd ne vienne le charger et perturber ses activités... Les plantes ont leur partie éminente (les racines) dirigées vers la terre; les animaux occupent une position neutre; l'homme regarde vers le ciel. »<sup>6</sup>*

Après avoir rejeté la Révélation de Dieu, confiée à la garde de l'Eglise, l'homme moderne a choisi la " liberté " par rapport à sa nature créée; une liberté qui exige sa propre perte. Tel le chien qui renifle et gratte la terre de sensation en sensation, le museau au ras du sol, et puis meurt, de même l'homme moderne, par nécessité logique (compte tenu de ses présupposés philosophiques) a pris goût à la basse-cour même lorsqu'il se vante de " progrès ", de "développement " et de " Lumières ".

Sur la nature et la finalité des animaux, la Sainte Ecriture est sans ambiguïté: Ils sont "*stupides...destinés par leur nature à être pris et à périr.*" (2 Pierre 2:12).

A la différence de l'homme qui, dans sa transcendance créée, est conscient de son existence, sa merveille et sa contingence - et même conscient de sa conscience -, l'animal ne connaît que ce qu'il cherche à chaque instant.

C'est ce que l'Ecriture entend par "stupide". Et c'est pourquoi l'homme a le droit de " capturer " et même de " détruire " les animaux lorsque c'est nécessaire (sans brutalité inutile, évidemment) car ils n'ont pas de conscience de leur transcendance, pas d'âme immortelle. Que Notre Seigneur ait mangé du poisson ou de l'agneau ne scandalise que ceux qui ont perdu tout bon sens.

Si pendant longtemps il fut courant dans les contes de fées d'attribuer aux animaux des sentiments profonds et même de la sagesse, les gens de bon sens ont toujours su que ces histoires n'étaient que des contes. C'est ce que font les enfants avec des films comme " *Sauvez Willie .*" Mais aujourd'hui, hélas, le sens commun est de plus en plus rejeté, les gens fuient

---

<sup>6</sup> Walter Farrell : *A Companion to the Summa*, Sheed & Ward, 1941, p.270.

la raison et pensent qu'ils peuvent créer leurs propres "réalités". Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer de nombreux devôts d'Eco-Gaia<sup>7</sup> qui projettent sur le monde animal des notions follement romantiques. Ceci est sans aucun doute le résultat de projections rémanentes de religion et d'animisme<sup>8</sup>. Pour ceux-là, "Willie" l'orque, est une espèce menacée, donc méritant davantage d'être protégée que les humains qui ruinent la terre avec leur « sur-population ».

Aujourd'hui on entend ceux que l'on appelle éco-théologiens, comme Matthew Fox et bien d'autres, appeler à une "*fin de l'anthropocentrisme*".

Les êtres humains, recommandent-ils, ne devraient plus se prendre pour le centre de la création, ayant "maîtrise" sur le monde animal, car la Genèse, où cette hiérarchie naturelle est affirmée pour la première fois, est démodée, tout juste bonne pour une démythologisation.

En outre ils soutiennent leur opinion avec impatience en prétendant que la Sainte Mère, notre planète "mourra" si une nouvelle orientation n'est pas prise. Et parce que leurs théories sont essentiellement le fruit de l'apostasie religieuse, ils ne toléreront aucune opposition. Ils ont remplacé Dieu le Père par la Mère-Terre moralement indifférente. Tout ce qui importe pour cette nouvelle déesse est d'être gérée avec efficacité. Sous ce prétexte, de nouvelles modalités de pouvoir sont mises en place dans le monde entier. Ces pouvoirs sont généralement d'orientation totalitaire et ils cherchent à rassembler les peuples du monde sous une religion - ou sous un principe religieux accepté- et un "gouvernement mondial". Les Papes ont mis en garde contre ce mondialisme panthéiste au tout début du siècle, comme en témoigne en France la *Lettre Apostolique* de Pie X sur le *Sillon*.

Evidemment, lorsque la révélation anthropocentrique fondée sur la création biblique est rejetée et qu'une évolution animale ininterrompue ( de l'amibe à l'homme ) est admise comme seule réalité, les hommes commencent à **s'inspirer du monde animal dans leur comportement**. Cette ratiocination atteint des niveaux tragiquement absurdes comme en

---

<sup>7</sup> Gaia : cosmologie soutenue par de nombreux environnementalistes extrêmes et théoriciens du New Age, pour qui la terre, sorte de déesse nommée *Gaia*, est vivante.

<sup>8</sup> Animisme: attribution d'âmes vivantes aux plantes, aux objets inanimés et aux phénomènes naturels. Il est intéressant que des cercles purement matérialistes (e.g. feu Carl Sagan, Stephen Hawkings et d'autres), qui fuient toutes les manifestations quasi-religieuses, soient souvent déconcertés en découvrant qu'il est difficile d'immerger l'homme dans la nature sans qu'il projette sur les animaux son instinct religieux. L'Ancien Testament montre que lorsque les hommes s'éloignent du vrai Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, ils tombent rapidement dans toutes sortes d'idolâtrie et de superstitions.



témoigne l'écrivain post-moderniste Steven Shaviro qui envie l'autonomie sexuelle des bactéries. Il parle avec envie de la "*promiscuité fluide*" des bactéries, "*les habitants de la terre les plus primitifs*", "*libres de toute considération sur les origines, de toute nostalgie métaphysique*". Le plus important pour Shaviro : les bactéries se livrent sans remords à "une orgie perpétuelle" où il n'existe pas de "*distinction claire entre la copulation et l'infection*"...et où il n'y a pas de lien entre la sexualité et la reproduction<sup>9</sup>. Shaviro insinue que l'exemple des bactéries et des insectes est l'antidote de "la Nature" contre la culture. Il est loin d'être le seul dans ce genre de dégénérescence.

On ne peut pas regarder les émissions sur la " Nature " à la télévision sans être inondé de cette incessante propagande. Ainsi on envie la " liberté" du singe. La Nature est poétisée. Le côté sombre de la jungle est allègrement innocenté comme si tout était parfait.

Seul un aveuglement spirituel peut étouffer l'horreur existentielle que cette image devrait évoquer chez l'homme, **justement parce qu'il est rationnel**. Une telle horreur, si l'homme moderne avait son bon sens, serait considérée comme « téléologique » : indiquant la vérité et la finalité (*telos*) de l'existence humaine. Si l'homme n'était qu'un pur animal ou l'équivalent moral de la bactérie, il ne devrait pas craindre la mort. Si sa mort était aussi " naturelle " que la chute d'une feuille automnale, il souhaiterait et désirerait cette magnifique expérience. Cependant, **à la différence des animaux** qui sont " *stupides ...destinés par leur nature à être pris et à périr* " (2 Pierre 2:12), l'homme est appelé à un autre *Telos*, à Dieu, liberté et vie, Alpha et Omega de l'existence.

La triste vérité est que « *la Lumière est venue dans le monde mais les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises* » (Jean 3:19). Il ne s'agit pas de choisir de façon désintéressée entre différentes conceptions du monde. Ou bien l'homme cèdera et acceptera la grâce de Dieu, qui deviendra alors « *une lampe pour son obscurité et une Lumière sur sa route* », ou bien il aimera et préférera l'obscurité de sa propre volonté et de son péché. En France, feu le philosophe post-moderne Michel Foucault considérait sa philosophie de radicale autonomie comme une « *philosophie de transgression* », comme « *la volonté de ne pas être gouverné* ». C'est exactement cela.

Nous devons pleurer sur l'homme moderne. Mais nous ne pouvons pas transiger lorsque des différences aussi fondamentales sont en cause. Tout

---

<sup>9</sup> Steven Shaviro: *Doom Patrols*, Ch 4.

spécialement dans le domaine de l'éducation. Ces principes sont absolument inconciliables. Nous devons offrir nos douleurs et notre déréliction pour ceux qui sont pris dans le piège philosophique, de même que le Christ a offert sa souffrance pour le monde, pour qu'il se repente, qu'il fasse pénitence et soit sauvé.

Nous devons pleurer encore davantage sur les professeurs catholiques apostats qui, sciemment, conduits par leur concupiscence<sup>10</sup>, inculquent sans honte de tels principes.

Il y a, selon l'Ecriture, une tragique corrélation entre l'apostasie et l'animalité: « *le chien retourne à son vomit* » ; tels sont les mots effrayants de l'Ecriture Sainte<sup>11</sup>. Comme cela fut dit de Judas, il eut peut-être mieux valu que ces professeurs apostats ne fussent jamais nés. Car on ne se moque pas de Dieu. Au contraire, l'Ecriture dit : « *il est effroyable de tomber aux mains du Dieu vivant* » (Heb.10:31). Nous devons prier avec ferveur pour toute l'humanité en cette heure très grave.

\* \* \* \* \*

---

<sup>10</sup> Cf. 2 Pierre 17-22. Paroles saisissantes.

<sup>11</sup> Ibid.

## **La relation "homme-animal" chez les Juifs<sup>1</sup>**

**Jean-Marie Mathieu**

**Présentation** : L'évolutionnisme a relativisé la barrière que les civilisations (et le bon sens) avaient toujours aperçue entre l'homme et les animaux. Ayant perdu ce repère essentiel, nos contemporains (et en particulier les députés européens) ne savent plus si les animaux sont de simples matières premières ou des êtres à respecter au point de les adorer. La tradition hébraïque, éclairée par la Révélation, a su trouver un juste équilibre entre l'idolâtrie et le mépris : celui-là même que le Créateur a voulu entre ses créatures, toutes dignes d'occuper une place dans l'univers, mais toutes bien distinctes en raison de leur mission propre.

Dès les premiers chapitres de la Genèse, le livre qui ouvre la Thorah – ou bible juive –, Moïse précise que Dieu donna à l'homme : "*Autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques, sur toutes les bêtes sauvages et sur tous les reptiles de la terre*".

On remarque que les animaux domestiques sont créés en même temps que les animaux sauvages et avant l'homme, puisque la création d'Adam n'interviendra que deux versets plus loin. Cela nous indique que la domestication, l'entrée dans la "Domus", la maison où règne le maître de céans (l'homme) n'est pas le résultat d'un processus d'appivoisement de certaines races animales qui auraient été sauvages à l'origine<sup>2</sup>.

Processus hypothétique, qu'aucun savant n'a jamais démontré du reste. Comment la domestication apparut-elle ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Elle est un "don" de Dieu. La tradition peule semble confirmer cette

---

<sup>1</sup> Exposé donné à la 3<sup>ème</sup> réunion plénière du Conseil Mondial des Eleveurs à Dori (Burkina Faso) le 25 novembre 1998.

<sup>2</sup> Ndlr. Il en va de même pour les espèces végétales. On constate un "syndrome de la domestication" : ainsi les caractères qui différencient le mil cultivé du mil sauvage sont tous portés par le même chromosome, ce qui les rend inséparables au cours de la reproduction. Il a suffi de sélectionner une première plante propre à la cueillette (avec pédicelle long et résistant qui maintint l'épi mûr sur la tige) pour obtenir instantanément toutes les caractéristiques des variétés cultivées aujourd'hui. Ainsi **le mil sauvage** comporte: plante en touffe buissonnante, centaine de petits épis, maturité échelonnée, pédicelle des grains courts et fragiles, graines avec de longues soies (transport par le vent), et les graines à maturité sont réparties sur le sol tout au long de l'année, assurant la propagation et la pérennité de l'espèce. Quant au mil domestique : quelques tiges robustes, une dizaine de gros épis, maturité simultanée, pédicelle long et résistant, graines presque sans soies, les graines à maturité attendent sur la tige l'instant de la récolte ; les graines sans soie se prêtent au semis par la main de l'homme. (cf. J. Pernes, *La Recherche* n°146, Juillet-Août 1983).

donnée biblique. On pourra se reporter là-dessus à mon article "*Les peuls et la création du monde*" publié dans le *Magazine des Eleveurs* (1/99 pages 25-26).

Déjà du temps de Noé, les hommes divisaient les animaux en purs et impurs. La tradition juive poursuivra dans cette voie en interdisant à la consommation tous les poissons sans écaille, les oiseaux rapaces, charognards, aigles, corbeaux, etc., les fauves prédateurs, etc.

En revanche seront considéré comme excellents les ruminants de ces trois genres : bovidé, ovidé, capridé. Non seulement ils peuvent être mangés par l'Israélite pieux, mais encore ils forment la "triade sacrée" apte à fournir les animaux offerts en sacrifice à Dieu au temple de Jérusalem.

Les trois ruminants purs servent également de figures emblématiques pour symboliser, aux yeux des Juifs, leurs trois patriarches fondateurs :

- le taureau figure Abraham, père du croyant, et la génisse, sa femme Sarah ;

- le bélier figure Isaac qui se lia lui-même sur l'autel et tendit son cou pour le nom de YHWH.

- le chevreau rappelle Jacob qui revêtit des peaux de chevreaux pour recevoir la bénédiction paternelle à la place de son frère aîné Esau

Symboliquement, cette triade sacrée des ruminants purs (3: nombre céleste) est opposée à une quaternité impure (4: nombre terrestre) représentée par trois ruminants et un omnivore :

- le chameau,

- le lièvre (ou lapin),

- et le daman (petit rongeur des savanes) ruminant, mais n'ont pas de sabot fendu en deux comme l'ont les ruminants purs. Ce sont donc des "hypocrites" !

- le porc (ou sanglier) quant à lui, a bien le sabot fendu en deux comme les ruminants purs, mais il ne rumine pas. Hypocrite encore !

Notons que le jésuite français Jules Carles a montré en 1977 que le lièvre et le lapin sont bel et bien des ruminants grâce à leur caecum qui abrite les bactéries. Voltaire, qui se moquait de la Bible (réputée sans erreur par les rabbins et par les papes catholiques), en est pour ses frais !

A l'origine, le peuple hébreu était nomade, éleveur de troupeaux, un peu comme les Peuls du Sahel. Aussi connaissaient-ils très bien les animaux domestiques, qu'ils aimaient et appréciaient pour leur intelligence des êtres et des lieux. Un proverbe biblique affirme que "*le taureau connaît la maison de son maître*".

Mais avec la sédentarisation et l'urbanisation progressives, l'animal domestique perdit peu à peu de son aura. Si bien que désormais le mot "Béhma" en hébreu – signifiant "animal domestique" – est considéré, adressé à quelqu'un, comme une insulte grave. Il correspond au français "bête !" c'est-à-dire "idiot" ! On mesure la distance entre un peuple de bergers et un groupe de citadins !

Il n'en reste pas moins qu'en hébreu un berger "rohé" est considéré aussi comme un voyant "ro'é", mots fort proches. Le pasteur regarde davantage le ciel que la terre. Il est celui qui lit dans les étoiles. Ce qui permet à la tradition juive de diviser les temps de l'humanité en 3 époques, symbolisées encore par trois races animales :

- Taureau (terre) ♉ = depuis 4.000 ans avant notre ère, époque des patriarches symbolisés par les bovidés (la révélation primitive et noachique, continuée chez les japhétites et les chamites).
- Bélier (feu) ♈ = à partir de 2.000 ans avant Jésus-Christ (Abraham), époque de la révélation mosaïque, avec le sacrifice de l'agneau pascal rôti au feu.
- Poissons (Eau) ♊ = de Jésus-Christ à l'an 2.000, époque où le peuple juif vit dispersé parmi les nations comme "poissons dans l'eau".

On reconnaît ici les 3 signes zodiacaux servant à désigner les constellations célestes.<sup>3</sup>

L'ère à venir (Verseau – Air) ne sera plus symbolisée par un animal, mais par une onde duelle ☞, signe de communication aérienne, à l'heure d'Hermès, des informations radio, télévision, Internet, etc. L'humanité ne formant plus qu'un seul grand "village"... On est passé du méga local (bovidé) au micro global (onde + corpuscule = lumière). De moins en moins matériel, de plus en plus spirituel.

*Le Dictionnaire Encyclopédique du Judaïsme*<sup>4</sup> donne quelques précisions sur l'attitude qu'adoptent les Juifs envers les animaux. C'est ainsi que la compassion pour les animaux inspire des lois destinées à protéger ceux-ci des mauvais traitements, de l'abus de travail, de la faim et de la souffrance. Un animal battant le blé ne doit pas être muselé. Les animaux,

---

<sup>3</sup> Pour plus de détails, se reporter à mon essai « *Les Bergers du Soleil L'or Peul* » (2<sup>e</sup> édition 1998, Editions Désiris, 04340 Méolans-Revel France)

<sup>4</sup> Cerf, 1993, pages 75-76.

comme les humains, doivent bénéficier d'une journée de repos par semaine. On ne peut faire labourer ensemble un bœuf et un âne, car le plus faible se trouverait entraîné par le plus fort. On doit aider à se relever un animal tombé. Un animal égaré doit être remis à son propriétaire. On ne peut tuer une vache, une brebis ou une chèvre le même jour que son petit. Il est interdit de prendre des oisillons ou des œufs en présence de la mère. Pendant l'année sabbatique (tous les 50 ans), toute terre doit reposer en friche et les animaux ont accès librement aux champs. "*Le sage connaît les besoins de son troupeau*", dit un proverbe hébreu.

Les rabbins ont fait de la cruauté envers les animaux une violation grave de la Bible. Ils ont interdit la castration. L'homme ne doit pas se mettre à table avant d'avoir nourri ses animaux. Il faut tuer un animal en lui causant le moins de souffrance possible (couteau bien aiguisé). Saadiah Gaon – contrairement au philosophe rationaliste Maïmonide – pensait que les animaux allaient au ciel. La littérature éthique juive insiste sur le devoir de bonté envers toutes les bêtes.

Quelques "dits" de sages et rabbins juifs illustrent la bonté de l'Israélite envers les animaux.

*Si la Torah ne nous avait pas été donnée, les chats nous enseigneraient la modestie, les fourmis le labeur honnête, les colombes la chasteté et les jeunes coqs la vaillance !*

*Tandis que Moïse paissait le troupeau de son beau-père, un petit agneau s'éloigna et s'égara. Moïse le retrouva et le ramena sur ses épaules. Dieu lui dit alors : "Parce que tu as montré de la compassion pour le petit du troupeau, tu conduiras mon troupeau Israël".*

*Un homme de bien ne vendra pas ses animaux à une personne cruelle.*

*Qui chasse avec des chiens pour le plaisir n'aura pas part au bonheur éternel.*

*Tandis qu'un rabbin enseignait, un veau vint se réfugier près de lui en meuglant, semblant dire : "Sauve-moi du couteau du boucher". Le rabbin dit : "Que puis-je faire ? N'es-tu pas créé pour tomber sous le couteau du boucher ?" Aussitôt, il fut puni par une rage de dents qui dura 13 ans ! Un jour une petite fourmi passa près de sa fille ; cette dernière voulut l'écraser, mais le rabbin intervint en disant : "Non ! laisse-la vivre ! N'est-il pas écrit : "Les miséricordes de Dieu sont sur toutes ses créatures". Alors on décida dans les cieux : "Puisque ce rabbin a eu pitié d'un petit animal, on aura aussi pitié de lui". Son mal de dent cessa sur-le-champ.*

Dans la tradition chrétienne, suite et achèvement de la tradition juive, plus aucun animal n'est considéré comme impur. Tous peuvent être mangés,

y compris les porcs. Ne sont-ils pas des créatures du Dieu très bon ? La loi d'impureté fait place à la loi d'amour. On a d'ailleurs remarqué que les mystiques et les saints retrouvent la bonté de la création originelle et peuvent sympathiser avec les animaux les plus cruels : lions, panthères, vipères... L'exemple de plus célèbre en est saint François d'Assise qui amadoua "Frère" loup, pacifiant ainsi la région de Gubbio en Italie, au XIII<sup>ème</sup> siècle. Il ne voulait faire de mal à aucune créature, si petite fût-elle !

Homme et animal, nous sommes tous de la même "famille", "enfants" d'un même Dieu père, qui nous aime tous d'un amour entier.

\* \* \* \* \*

## ***L'Animal et la Science***<sup>1</sup>

### ***Dr Umar Tomfafi***<sup>2</sup>

**Résumé** : L'animal existe sous différentes formes, du microbe aux animaux visibles. La science s'intéresse aux manifestations extérieures de ce qui se passe à l'intérieur. Ces "phénomènes" peuvent être expliqués soit par la prise en compte des seuls aspects physiques (Darwin), soit par leurs origines cosmiques (la Révélation). Or la création d'Adam révèle deux aspects en l'homme : un aspect matériel (physique), et un aspect spirituel.

Les scientifiques qui étudient les animaux ne considèrent le plus souvent que la côté matériel de l'animal. A l'origine, ils le faisaient pour résoudre les problèmes humains. Par la suite les scientifiques ont quitté cette voie, poussés par la recherche bactériologique et celle de plus de performance de la part des animaux. L'école de pensée dominante en matière de relation "homme-animal" dans la science, considère que l'animal est un objet matériel et qu'il doit être utilisé par la recherche pour servir à l'être humain. Cependant, la recherche pourrait être menée en respectant un aspect moral. C'est ce que défend l'auteur, dont le point de vue islamique rejoint ici la tradition chrétienne.

#### ***Définition***

Un animal peut être approximativement défini comme un être ayant des constituants, une morphologie et un mode de vie. La plante utilise l'énergie solaire pour ses activités biochimiques, ce qui n'est pas le cas chez l'animal.

#### ***Les groupes d'animaux***

De façon générale, les animaux existent sous deux formes : la formes simple telle que celle des petits microbes et la forme complexe telle celle des gros animaux qui peuvent se subdiviser encore en animaux ordinaires (ainsi les animaux de laboratoire), en animaux domestiques, et en super-animaux représentés par l'être humain.

#### ***La science***

La science peut être définie comme la discipline qui recherche une explication logique des manifestations externes et internes de l'organisme

---

<sup>1</sup> Ce texte, traduit de l'anglais, faisait l'objet d'une communication à la 3<sup>ème</sup> réunion plénière du Conseil Mondial des Eleveurs à Dori (Burkina Faso) le 27 novembre 1998.

<sup>2</sup> Le Dr Tomfati, Soudanais musulman, est spécialiste en microbiologie à la Faculté de Médecine de Maiduguri (Nigéria).



vivant, par exemple la synthèse des protéines qui permet de régénérer les cellules vivantes ou l'hydrate de carbone qui se fragmente pour produire de l'énergie et permettre ainsi aux cellules de mener toutes les activités biologiques.

### *Les scientifiques*

Il existe deux écoles de pensée scientifique ; l'une se fonde sur l'interprétation physique et matérielle des phénomènes qui constituent ses projets de recherche scientifique ; l'autre puise dans le cosmique et la métaphysique.

La première école est représentée par Darwin qui soutient que l'être humain d'aujourd'hui est le résultat des différents changements évolutifs qu'a subis le singe.

Les adeptes de cette école ne tiennent pas compte d'un aspect moral dans leurs études scientifiques car ils n'ont jamais songé au fait que l'être humain tient une place très spéciale parmi les êtres vivants. Ils n'hésiteraient pas à risquer des vies humaines pour un gain matériel, par exemple avec des produits alimentaires chimiques synthétiques.

La seconde école est représentée par les prophètes qui ont été envoyés par le Dieu Tout-Puissant, Pouvoir suprême et Créateur. Ce groupe de scientifiques relie l'être humain actuel à Dieu qui l'a créé pour une mission spéciale sur la terre. Ainsi l'être humain est à la fois matière (son corps) et esprit qu'il a reçus de Dieu. Ces scientifiques (qui sont religieux) incorporent toujours les valeurs morales à leurs recherches. Ils ne visent pas seulement le gain matériel à l'instar du premier groupe qui le fait à travers , par exemple, la révolution de la technologie génétique pratiquée dans le seul but de maximiser le gain matériel, sans aucune considération des valeurs morales, considérant ainsi l'animal comme une machine.

Le jugement des partisans de la première école manque toujours d'une connaissance profonde car ils se fondent sur la seule interprétation physique de la vie, alors que les partisans de la seconde école estiment qu'en plus de l'aspect physique, il faut tenir compte des valeurs spirituelles dans toute étude scientifique, afin de parvenir à une meilleure planification des recherches.

### *Approches scientifiques et manipulations des animaux*

Il existe une relation unique entre les animaux de la catégorie simple sous forme de microbes, ceux de la catégorie complexe sous forme de gros animaux, et l'être humain. Certains microbes présentent des aspects bénéfiques à l'homme et aux animaux à travers les vitamines qu'ils produisent (vitamines B pour l'être humain), les protéines (pour les ruminants) ou des médicaments (pénicilline et dérivés, etc...), enzymes, alcool, etc. Ces aspects bénéfiques ont été largement explorés et utilisés en vue de promouvoir les systèmes de santé par l'introduction de procédures de diagnostic médical en laboratoire, le test des médicaments *in vitro*, la production de vaccins et également des produits industriels tels que les boissons et les médicaments.

Les gros animaux ont été utilisés comme animaux de laboratoire afin de démontrer certains processus scientifiques *in vivo*. On infecte des agents pathogènes (microbes mortels) à ces animaux pour deux raisons principales : soit pour étudier la vie de l'agent pathogène et déterminer sa genèse en détectant les voies d'infection et en utilisant les résultats de la recherche pour le traitement des patients et aussi la prévention de la maladie en question, soit pour tester l'efficacité, le caractère toxique et la dose efficace de certains médicaments *in vivo* (évaluation du médicament). Ils peuvent être utilisés pour confirmer le diagnostic d'une maladie, c'est-à-dire en isolant le microbe d'une espèce clinique et en l'injectant dans un animal de laboratoire prédisposé qui contractera la maladie faisant l'objet de recherche (postulat de Koch) et qui manifestera les mêmes symptômes que le patient atteint, par exemple, la tuberculose, l'anthrax, etc.

Ces animaux sont certes utilisés en laboratoire, mais de telles études sont vitales pour clarifier certaines situations pathologiques et permettent de connaître la réalité en donnant une explication logique pertinente aux conséquences des événements qui se produisent au sein des animaux de laboratoire. De telles études permettent également de traiter certaines maladies qui se transmettent de l'homme à l'animal, par exemple la variole de la vache, la tuberculose, la fièvre jaune, la rage, etc.

Certaines personnes considèrent que ces études sur les animaux constituent des interventions inhumaines, mais elles peuvent être justifiées dès lors que l'aspect éthique est pris en compte dans l'exécution de l'étude et que le but est le bien de l'humanité.

En ce qui concerne les gros animaux productifs (en lait ou viande), toutes les interventions scientifiques visent à accroître la quantité de ces ingrédients et à maximiser le profit au détriment de la qualité (qui incorpore les valeurs spirituelles). Cette situation d'interventions scientifiques immorales doit être rectifiée en associant les valeurs morales à toute étude scientifique, et ce pour le bien de l'espèce humaine. Fort heureusement, un cadre éthique réunissant scientifiques et éleveurs a été créé à Dori, au Burkina Faso, par la mise sur pied d'une Académie des Sagesses et d'un Conseil Mondial des Eleveurs.

### **Conclusions et recommandations**

Différentes approches scientifiques et manipulations faites sur les animaux visent à profiter à l'espèce humaine. Faire complètement fi des valeurs morales dans ces recherches scientifiques conduit à des effets nocifs aussi bien chez l'homme que chez l'animal. Les animaux se voient transformés en machines de production massive et ne suscitent plus de respect en tant qu'animaux. L'être humain quant à lui passe de la générosité à la cruauté, à la gourmandise et à l'égoïsme. Cette communication suggère que les valeurs morales et éthiques soient prises en compte dans les approches et manipulations scientifiques. Les études scientifiques doivent viser la promotion d'une vie décente tant chez les animaux que chez les hommes.

\* \* \* \* \*

---

## **BIBLE**

---

### **Les critères internes** **Dom Jean de Monléon    osb**

**Résumé :** Pour juger d'une œuvre littéraire ancienne et l'apprécier, les critères dit « internes » sont ceux qui se donnent à connaître au sein du texte lui-même : le style, le vocabulaire, le ton, les allusions, etc... En un sens ils sont plus scientifiques » puisqu'ils ne présupposent rien d'autre que le manuscrit ou la tablette étudiés. Mais cette liberté intellectuelle a pour contrepartie l'extrême subjectivité du travail « critique ». C'est pourquoi l'Eglise catholique demandait aux exégètes d'accorder plus de poids et d'autorité aux critères externes (relevant de l'archéologie, de l'histoire et surtout des données de la tradition). L'auteur illustre la sagesse de cette position par une critique de l'Apocalypse, celle de Denys d'Alexandrie (III<sup>ème</sup> siècle) et par l'exemple d'un maître juif contemporain, Aron Barth.

Que faut-il entendre sous le nom de "haute critique" ? On appelle ainsi la science qui étudie l'origine des livres de la Sainte Ecriture, recherche leurs auteurs, les sources dont ils ont pu disposer ; examine leur style, leurs expressions familières, leurs procédés de composition, les "genres littéraires" dont ils usent, etc...

En soi, cette science serait parfaitement légitime, et pourrait rendre de grands services. Malheureusement, dans la pratique, elle n'a cessé, au XX<sup>ème</sup> siècle, de se laisser pénétrer toujours davantage par le scientisme, le rationalisme, le modernisme, et elle agit aujourd'hui sur la foi de ceux qui s'adonnent à elle, à peu près comme l'acide sulfurique sur les substances organiques. Disposant pour dater les ouvrages de l'Ancien et du Nouveau Testament, de deux éléments : les critères externes (c'est-à-dire les témoignages qui émanent de l'histoire et de la Tradition) et les critères internes (c'est-à-dire les indices que peuvent fournir le style, le vocabulaire, l'évocation de tel fait) elle a continuellement donné la priorité aux seconds, malgré cet avertissement de Léon XIII :

*"Il importe que les professeurs d'Ecriture Sainte...soient instruits et exercés dans la science de la vraie critique. Par malheur en effet, et pour le plus grand dommage de la religion, il a paru un système qui se pare de nom de "haute critique" (criticae sublimoris) dont les disciples affirment que l'origine, l'intégrité, l'autorité de tout livre ressortent, comme ils disent, des seuls critères internes. Il est au contraire évident que lorsqu'il s'agit d'une*

*question historique, telle que l'origine et la conservation d'un ouvrage quelconque, les témoignages de l'histoire ont plus de valeur que tous les autres, et que ce sont eux qu'il faut rechercher et examiner avec le plus de soin. Quant aux critères internes, ils sont la plupart du temps beaucoup moins importants, de telle sorte qu'on ne peut guère les invoquer que pour confirmer la thèse. Si l'on agit autrement, de graves inconvénients en découleront. Car les ennemis de la religion redoubleront de confiance pour attaquer et battre en brèche l'authenticité des livres sacrés ; cette sorte de haute critique que l'on exalte amènera enfin ce résultat que chacun, dans l'interprétation, suivra ses goûts et ses préjugés. Ainsi la lumière que l'on cherche ne viendra pas sur l'Écriture, aucun avantage n'en résultera pour la doctrine, mais on verra se manifester avec évidence cette note caractéristique de l'erreur, qui est la variété et la diversité des opinions. Déjà la conduite des chefs de cette nouvelle science le prouve. En outre... ils ne craindront pas d'écarter des Saints Livres, les Prophéties, les miracles, tous les autres faits qui surpassent l'ordre naturel..."*

On le voit, Léon XIII dénonçait avec une précision merveilleuse tous les abus, tous les errements que nous avons vu proliférer et envahir le domaine de l'exégèse depuis ces dernières années : la confusion entre la vraie et la fausse critique, la négation du surnaturel, le rejet de la prophétie et du miracle – dont Jonas nous fournit un exemple éclatant –, la primauté accordée aux critères internes, etc...

Le Pape cependant, n'interdit pas l'utilisation de ceux-ci. Il est permis de recourir à eux, soit pour confirmer les témoignages de l'histoire, soit pour suppléer à leur défaut, quand ceux-ci manquent totalement. Mais ce qui est expressément défendu, c'est d'inverser cet ordre, et de donner le pas aux critères internes sur les externes.

Or, seule, la méconnaissance de ce principe fondamental a permis à la critique moderne de poursuivre inlassablement son travail de termites sur les enseignements de la Tradition. C'est uniquement en invoquant des arguments pris du vocabulaire, de la syntaxe, de la répétition des mêmes formules, des narrations doubles, des lacunes et des défauts du récit, etc... etc... que l'on a pu, contre tous les témoignages formels de l'histoire, dénier à Moïse la paternité du Pentateuque, découper Isaïe en trois, rejeter Daniel au temps des Macchabées ; verser Judith, Jonas Tobie, et combien d'autres ! au compte de la fiction et des écrits légendaires.

Cependant le plus élémentaire bon sens montre qu'il y a nécessairement, dans les critères internes, une part considérable de subjectivisme et qu'une extrême prudence s'impose dans les conclusions que l'on prétend en tirer. "A

*peu près tous ceux dont on se sert contre l'origine mosaïque du Pentateuque reposent sur des principes faux ou sont des pétitions de principes. Et l'on peut en dire autant pour les autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament<sup>2</sup>."*

Quand on est persuadé a priori d'une chose, rien n'est plus aisé que de trouver des indices qui la corroborent. Les esprits les plus fins et les plus avertis peuvent s'y laisser prendre. C'est ainsi qu'au III<sup>ème</sup> siècle de notre ère, un célèbre Docteur, Denys d'Alexandrie, s'était convaincu que l'Apocalypse ne pouvait être l'œuvre de l'Apôtre saint Jean. Il n'a pas de peine dès lors à découvrir mille critères qui justifient cette opinion. Tout son raisonnement mérite d'être cité.

*"Sans doute, dit-il, l'ouvrage a été écrit par un Jean. Mais quel est ce Jean ? on ne sait pas. Les homonymes de l'Apôtre [bien-aimé] sont en effet nombreux ; car par affection pour lui, par admiration, par désir d'être, comme lui, chéris du Seigneur, beaucoup voulaient porter le nom qui avait été le sien. Cependant les pensées, les expressions, le style [de l'Apocalypse] montrent que celui qui composa cet ouvrage ne saurait être le même que celui qui écrivit le IV<sup>ème</sup> Evangile et l'Epître<sup>3</sup>. Entre ces deux derniers livres, la parenté est manifeste..."*

*On trouve souvent, dans l'un comme dans l'autre, (les concepts) de vie, de lumière qui met en fuite les ténèbres, de vérité, de grâce, de joie ; la chair et le sang du Sauveur, le jugement, le pardon des fautes, l'amour de Dieu pour nous, le précepte de nous aimer les uns les autres, l'obligation de garder tous les commandements ; la réprobation du monde, du diable, de l'Antéchrist ; la promesse du Saint-Esprit, la filiation divine, la foi qui nous est constamment demandée, etc... En bref, si l'on note d'un bout à l'autre les caractères [de ces deux pièces], il est facile de voir qu'elles ont une seule et même couleur. Au contraire l'Apocalypse est tout à fait différente... Elle ne s'apparente ni à l'une ni à l'autre, elle ne leur ressemble pas, elle n'a, peut-on dire, pas une syllabe de commune avec elles. Ni l'Epître, ni l'Evangile ne contiennent la moindre allusion à elle, et vice versa. De plus, les styles respectifs de ces œuvres sont nettement différents. Dans l'Evangile et l'Epître, non seulement le grec est sans faute, mais l'auteur écrit son exposition d'une façon tout à fait correcte pour ce qui est de la langue, du raisonnement et de la composition ; on y chercherait en vain un terme barbare, un solécisme, ou même un provincialisme. Au contraire, l'auteur de l'Apocalypse parle un dialecte et une langue qui ne sont pas tout à fait grecs*

---

<sup>2</sup> Supplément au Dictionnaire de la Bible, t. II col. 188.

<sup>3</sup> La 1<sup>ère</sup> Epître de saint Jean.

; il se sert de termes fautifs, de barbarismes et il commet quelquefois des solécismes<sup>4</sup>".

Ces observations sont justes au moins en partie. Il est indéniable que le style de l'Apocalypse se distingue sensiblement de celui des autres écrits de saint Jean. Mais cette différence est facile à expliquer, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'écrivains distincts. Quand l'Apôtre composait son Evangile, il travaillait à la manière d'un historien ordinaire, s'appliquant à combler les lacunes des Synoptiques ; quand il rédigeait ses Epîtres, il parlait en évêque, apportant une collaboration personnelle et effective, à l'action du Saint-Esprit. A Patmos, au contraire, ébloui, terrassé, réduit à rien, par la sublime vision qui se déroulait devant les yeux de son âme, il n'était plus qu'un instrument, un "calame", couchant docilement sur le papier, sans reprendre haleine et sans y changer un mot, ce que lui dictait le Verbe, la Parole éternelle et transcendante, qui n'a pas à tenir compte des règles de grammaire forgées par les humains.

Voici, plus près de nous, ce que pense du crédit accordé aux critères internes, un maître israélite de la science biblique.

*"Quand, dit-il<sup>5</sup>, pour attribuer un livre à des auteurs différents, on donnait à mon père (l'argument de la différence de style), il tirait en souriant de sa bibliothèque quelques volumes de Goethe, et lisait à son interlocuteur des passages de Reineke Fuchs, de Faust, de Zur Farbenlehre, et de Götz von Berlichingen, et il lui demandait si ces œuvres étaient écrites dans le même style... "Est-il possible de reconnaître si l'auteur de l'un de ces ouvrages l'est également des autres ?" Ou bien il prenait Shakespeare, et lisait des extraits du Songe d'une nuit d'été, de Richard III, du Marchand de Venise, de la Tempête, et des Sonnets. Sans doute, disait-il, le style est l'expression de la personnalité, mais il peut se modifier du tout au tout sous l'influence de certains facteurs connus : le genre du sujet traité, l'auditoire auquel il s'adresse, l'âge de l'auteur, l'humeur qui le travaille, etc... »*

Si l'on appliquait aux œuvres de ces grands écrivains les méthodes de la critique biblique, il faudrait identifier au moins une demi-douzaine d'auteurs se cachant sous le nom de Shakespeare, et autant sous celui de Goethe. A chaque sujet convient son propre style. Rabbi Maïmonide ne parle pas de la même manière quand il disserte sur les mystères profonds de la divinité, et quand il commente les prescriptions alimentaires du Lévitique. On peut en dire autant de Jules César, comme écrivain, comme homme politique et

---

<sup>4</sup> Eusèbe de Césarée ; Hist. Eccl., L. VII, ch. XXV.

<sup>5</sup> Aron Barth, Valeurs permanentes du Judaïsme, Jérusalem, 1956, p.268 et suiv.

comme général, ou de Flavius Josèphe dans "*la Guerre des Juifs*", ou dans le "*Contre Appion*".

Ou de saint Jérôme, selon qu'il répond à Rufin ou qu'il écrit à Eustochium ; ou de Claudel poète, et de Claudel ambassadeur, etc...Concluons, avec le *Dictionnaire de la Bible*, en disant que les critères internes peuvent être d'une grande utilité, si on les emploie avec modération convenable. "*Mais si on prétend les mettre au-dessus des données de l'histoire, on ouvre la porte à une liberté sans frein, aux affirmations arbitraires, et aux opinions subjectives. Une critique saine doit se servir et des critères internes et des critères externes, en accordant une place prépondérante, comme nous le demande sagement Léon XIII, à ces derniers, c'est-à-dire aux arguments tirés de la Tradition*"<sup>6</sup>

\* \* \* \* \*

---

<sup>6</sup> Supplément au *Dictionnaire de la Bible*, t. II, au mot : Critique biblique, col.188.



---

## REGARD SUR LA CREATION

*"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)*

---

### ***L'oiseau réfute les théories transformistes*** **Jacques Foucher<sup>1</sup>**

**Résumé :** Le corps des oiseaux constitue un défi à la théorie de l'évolution et à la biologie matérialiste qui veut nier la finalité. Qu'il s'agisse des plumes, des os, des poumons, du cœur ou des pattes, les organes des oiseaux sont manifestement préadaptés à leur vie aérienne. Surtout, il s'agit d'organes si radicalement différents qu'on ne peut concevoir d'intermédiaire : entre écailles et plumes, par exemple, ou entre une respiration alternant inspiration et expiration, et une respiration continue à sens unique ? Comment ne pas reconnaître l'intention intelligente du Créateur ?

Les zoologistes partisans de la doctrine de l'Evolution tentent de démontrer que les Oiseaux descendent des Reptiles. Si l'on examine la liste des anciens reptiles, on découvre que les Dinosaures dits "à bec de canard" possèdent deux analogies avec les oiseaux : ils sont bipèdes, et leur bec ressemble à celui du canard, bien qu'il soit pourvu de 2.000 dents. Mais cette constatation ne peut suffire à établir tout un arbre généalogique.

Il est également vrai que le squelette des Oiseaux et celui des reptiles comportent quelques similitudes, mais ces analogies sont loin de démontrer une filiation entre ces deux groupes de vertébrés.

En effet, il est impossible d'étudier l'anatomie et la physiologie des oiseaux sans être frappé par la remarquable adaptation à leur mode de vie et notamment au vol : **leur organisme tout entier semble conçu pour voler.**

---

<sup>1</sup> Lorsqu'il était Assistant-Conservateur au Museum d'Histoire Naturelle de Rouen, J. Foucher diffusait auprès des visiteurs une plaquette résumant les difficultés et les contradictions de l'évolutionnisme. Pour ceux qui en auraient l'usage, le passage reproduit ici est disponible en anglais et en russe.

## **Les os des oiseaux**

Les os des oiseaux sont creux, ce qui leur donne un maximum de résistance pour un poids infime. Les os de la tête sont minces et légers ; le sternum est une sorte de quille à laquelle sont attachés les grands muscles du vol.

## **Les sacs d'air**

Dans le corps des oiseaux se trouvent répartis au moins neuf sacs d'air. On a longtemps pensé qu'ils contribuaient à augmenter l'extrême légèreté de l'oiseau, mais leur véritable importance est ailleurs : étant donné qu'il se produit une élévation considérable de la chaleur du corps pendant le vol, on suppose que ces sacs d'air servent à maintenir l'animal à des températures normales. Ils sont reliés aux poumons par des canaux ; le mécanisme de la respiration ne met donc pas seulement les poumons en mouvement, mais aussi les sacs d'air : grâce à eux l'air circule en sens unique à travers les poumons, alors que les autres animaux respirent par aller-et-retour de l'air, en alternant inspiration et expiration.

## **Les poumons**

Chez les mammifères, l'air est introduit dans les poumons grâce au diaphragme. Les oiseaux, eux, n'ont pas de diaphragme. Leur poumons se dilatent grâce à de légères tractions des côtes, et se contractent par une sorte de compression des parois du corps. Ainsi, l'action des poumons est en corrélation avec les pesants muscles pectoraux utilisés pour le vol.

## **Les plumes**

Alliant force et légèreté, les plumes figurent parmi les plus belles merveilles de la nature. Chacune est constituée d'une tige centrale à laquelle est attachée une série de barbes très serrées et toutes parallèles.

Chaque barbe est munie de petites barbules, pourvues de crochets qui les maintiennent reliées les unes aux autres<sup>2</sup>. Les oiseaux ont encore d'autres plumes, très duveteuses, jouant le rôle de climatiseur. Ce sont elles qui leur permettent de résister au froid. Pendant l'hiver, un épais et lourd duvet prend place sous les plumes de surface.

---

<sup>2</sup> Pour plus de détail, voir Le Cep n°17 : « *Petits cohabitants que Dieu nous envoie* ».

## **L'ouïe et la vision**

L'ouïe et la vision sont particulièrement développées. Les oiseaux peuvent distinguer des sons inaudibles pour nous. Leur vue est la meilleure de tout le règne animal. Tout le monde sait qu'un aigle peut apercevoir sa proie sur le sol à une altitude telle qu'il est lui-même imperceptible pour nous. Les petits oiseaux sont capables de virevolter dans les arbres sans jamais heurter les branches. Leur faculté d'accommodation oculaire est proportionnée à la vitesse de leur vol.

## **L'appareil circulatoire**

L'oiseau bénéficie d'une circulation sanguine très rapide et tout à fait indépendante des fonctions pulmonaires. C'est pour lui une nécessité, à cause des efforts extraordinaires qu'il fournit pendant son vol. Un oiseau est capable de voler à plus de 80 km à l'heure. Son cœur est relativement plus lourd que celui des autres animaux et ses pulsations sont aussi plus rapides. Chez le rouge-gorge le cœur peut battre 570 fois par minute. Lors d'un effort particulièrement intense, les battements du cœur peuvent doubler.

## **La température de l'oiseau**

La température normale de l'oiseau est très élevée, voisine de 40° à 43°. Ceci est très important, car il est bien connu que les processus chimiques sont accélérés lorsque la température est élevée. Le rythme du métabolisme de l'oiseau sera donc d'autant plus rapide.

En d'autres termes, un oiseau vit plus intensément que les autres êtres vivants, ce qui est indispensable à son mode de vie aérien.

## **L'appareil digestif**

Les oiseaux ont aussi un appareil digestif approprié. Au lieu de mastiquer leur nourriture, ils l'avalent immédiatement, ou ne la brisent que pour pouvoir l'avalier. Elle est stockée dans une grande poche, le **jabot**, puis passe dans l'estomac ou gésier, où la digestion commence. L'oiseau n'a donc pas besoin de prendre un temps de repos pour mastiquer ou digérer sa nourriture.

## Les pattes des oiseaux

Les pattes des oiseaux leur sont propres et s'adaptent à de nombreuses fins : courir, patauger dans la boue, s'agripper, gratter le sol, saisir une proie, etc... Les autres animaux ont des pattes robustes, musclées, celles des oiseaux sont aussi minces que possible. Les os en sont réduits à leur plus simple expression, et **seules les parties supérieures sont pourvues de muscles**. Les tendons sont placés dans un liquide circulant dans d'étroits canaux, ce qui permet une action très rapide.

Lorsque l'oiseau "s'assied" sur une branche, les puissants muscles de la partie supérieure de la patte se contractent, les tendons se raidissent et amènent les doigts à se recroqueviller, formant autour de la branche un véritable verrouillage. Ainsi l'oiseau ne peut se détacher sans se redresser, et cela l'empêche de tomber pendant son sommeil.

## Les glandes à corps gras

A la base de la queue se trouvent des glandes secrétant un corps gras, que l'oiseau fait sortir avec son bec pour en lisser ses plumes. On voit souvent la poule effectuer cette sorte de ponction et s'enduire les plumes avec cette espèce d'huile.

Une ressemblance approximative des squelettes ne saurait donc suffire à justifier une quelconque parenté entre deux êtres vivants : les organes mous et périssables sont les plus caractéristiques d'une espèce et le mieux serait d'avouer que nous ignorons presque tout des animaux fossiles dont nous ne connaissons que les os<sup>3</sup>.

Nous venons de citer dix traits remarquables de l'anatomie des oiseaux et chacun d'eux constitue à lui seul un véritable défi à la théorie de l'évolution.

Quel intermédiaire peut-on concevoir entre une écaille et une plume ? entre une circulation pulmonaire alternée et une circulation continue ? entre des doigts commandés par des muscles indépendants, et une griffe sans muscles ?

---

<sup>3</sup> Ndlr. On estime que 98% de l'information qualifiant une espèce vivante concerne les organes mous. Que saurait-on de l'ornithorynque, si on n'en connaissait que le squelette ?

Autant reconnaître que le Créateur est un être intelligent, agissant en vue d'une fin. Les oiseaux sont conçus pour voler, et c'est pourquoi leur organisme comporte toutes ces particularités inexplicables par référence aux autres branches du Règne animal.

"*Autre est la chair des oiseaux, autre celle des poissons*", écrivait l'Apôtre (I Cor. 15:39)

\*

\*

\*

---



---

## COURRIER DES LECTEURS

---

### **De Monsieur L. (Ile-de-France)**

*Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour vous dire avec quel intérêt je lis votre revue. Que de vides j'ai pu combler grâce à elle ! (...) Dans l'attente de ce numéro qui, involontairement, a été contraint de faire l'école buissonnière, je vous adresse le témoignage de ma fidélité.*

---

### **Du P.G. (Hautes-Alpes)**

*Vous avez écrit un article qui me semble extrêmement juste, sur la conjoncture actuelle. Permettez-moi seulement de vous dire que, lorsque vous parlez du dieu des Musulmans ; il faut éviter d'employer le mot « Dieu » : il faut dire Allah, comme ils le disent eux-mêmes. Car, de fait, surtout pour quiconque a lu le Coran, le dieu auquel se soumettent les musulmans (comme vous rappelez à la p. 4 de votre texte, dernier paragraphe), n'est pas le vrai dieu de la Révélation ; Judaïque puis apostolique. Et il faut éviter de faire croire au lecteur que les musulmans et les chrétiens adorent le même Dieu ! De fait le mot « Allah » qui, dans sa racine, signifie « celui qui est au-dessus », figure dans la Bible sous la forme « El » au ch. 14/13 d'Isaïe : « Je serai au-dessus des étoiles de Dieu » or dans ce passage, figure le mot « Lucifer », désignant: au premier chef un tyran de Babylone dont Isaïe voit la fin dans le schéol. La tradition de l'Eglise a vu sous cette image temporelle, le « prince des ténèbres » qui s'est emparé des royaumes de ce monde et qui détient ainsi un empire quasi universel sur l'humanité déchue. Que le Coran ait une origine diabolique, la chose est certaine pour la raison que l'objet propre de la prétendue « révélation » faite à Mahomet équivaut à nier la filiation divine du Christ, comme la chose est rappelée dans une sourate du Coran écrite sur le pourtour de la mosquée d'Omar à Jérusalem : « Surtout ne dis pas que Dieu a un fils, car Allah ne partage son pouvoir avec personne... »*

*Tel fut précisément le motif de la condamnation portée sur Jésus : « Il a blasphémé parce qu'il a dit : je suis fils de Dieu ». Nous savons que c'est l'Ange Gabriel qui a dit à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, de sorte*

que l'enfant qui naîtra sera fils de Dieu ». Et le Coran prétend que c'est aussi l'Ange Gabriel qui a parlé à Mahomet pour lui dire exactement le contraire !...

**Il est tout à fait remarquable que cette sourate du Coran exprime aujourd'hui, au lieu même où le Christ fut condamné par le Sanhédrin, le motif de sa condamnation.**

(...) L'article sur Jonas : merveilleux ! Il faut seulement ajouter que le peuple hébreu a toujours eu des documents écrits, qui ont conservé, avant Moïse, les enseignements de la Genèse. Vous verrez dans l'Exode, au ch. 5, et ensuite au ch. 15, v.5, la mention des « scribes du peuples ». En outre la tradition orale était très sûre, et tous les Juifs connaissaient par cœur les textes sacrés qui leur étaient lus chaque sabbat pendant des heures et commentés par les maîtres de synagogue. De ce fait la Bible n'est en quelque sorte qu'un aide-mémoire : si le lecteur se trompait, toute l'assemblée élevait la voix pour le reprendre. Nous devons donc croire que l'histoire de Jonas a été mise par écrit aussitôt et conservée. Nous pouvons dater la ruine de Ninive : 612 avant Jésus-Christ. Destruction terrible, voir le prophète Nahum. Jonas est intervenu auparavant. Ninive s'est convertie à la prédication de Jonas, mais cette conversion n'a pas duré longtemps. Les fouilles archéologiques du 19<sup>ème</sup> siècle (1847, puis 1861) ont révélé l'immensité de cette ville, tout à fait conforme aux indications de la Sainte Ecriture.

---

### **De Madame Y-H N (Loire-Atlantique)**

*Je vous écris à propos de l'article « le Livre de Jonas a-t-il été écrit par Jonas ? » Je n'entre pas dans le détail de la démonstration : celle de la Bible de Jérusalem et celle de Dom de Monléon. Je voudrais seulement adresser quelques remarques au sujet du Père André Feuillet, qui fut responsable, dans la Bible de Jérusalem, de la traduction du Livre de Jonas.*

*Croyez bien que le Père Feuillet (mort en 1998) était très soucieux de défendre la Parole de Dieu contre tous les abus que nous connaissons.*

*Il a écrit une longue étude sur le livre de Jonas qu'il considéra, en effet, comme une parabole.*

*Voici les références : A. Feuillet, Etudes d'exégèse et de théologie biblique, Ancien Testament, Gabalda, 1975, cf. ch VIII, Le Livre de Jonas, pp. 395-433.*

*Cependant le Père Feuillet a consacré sa vie à restaurer le sens et le respect de la Parole de Dieu dans la grande tradition de l'Eglise. Dès 1971 il écrivait dans la Revue Thomiste un long article « Réflexions d'actualité sur les recherches exégétiques » (R.T. 71, Hommage au Cardinal Journet, pp.246-279). Il y dénonce, avec beaucoup de lucidité, ces modes désastreuses dans le domaine exégétique que nous déplorons encore aujourd'hui.*

*Si vous lisez l'introduction de « L'accomplissement des prophéties » (A. Feuillet, Desclée, 1991) vous verrez que l'auteur distingue soigneusement (p.9) les progrès incontestables réalisés à l'époque contemporaine dans le domaine de l'exégèse, et d'autre part les erreurs dont ont à pâtir la théologie et la catéchèse. Cette exégèse moderne fut encouragée par l'encyclique Divino Afflante Spiritu (1943) et par Dei Verbum, le document conciliaire sur la Révélation.*

*Si vous lisez le Père Feuillet, en prenant le temps de suivre sa réflexion, vous verrez que ses travaux ne peuvent qu'inviter à une grande joie de foi et un grand amour de la Parole de Dieu.*

\*

\*            \*



## ***A la pointe de mon stylet***

***Frère Pierre***

A la pointe de mon stylet  
 Il y a – tout cela  
 Et personne – ne le voit  
 Petit point – invisible  
 Mais parfois – perceptible  
 Ondulations des ondes  
 Tout au travers des mondes  
 Transportant – le message  
 Aux humains – de tout âge  
 Symbiose de – tant de voix  
 Et carrefour – ... des voies  
 Ondes de – l’atmosphère  
 Et non moins – de l’éther  
 Statique ou – courant d’air  
 Vibrations – d’électrons  
 Emissions – radiations  
 Diffusions – captations  
 Intuition – perception  
 Intentions – affections  
 Effusions – spirations  
 Prémonitions  
 Révélations

Ah ! – si j’étais poète !  
 J’en serais – le prophète !  
 Je pourrais – capter là  
 Tous les bips – d’au-de-là  
 Tous ces bips – ici-là  
 D’y compris – qui les fit  
 Qu’on le veuille – ou le nie  
 Invisible – infini  
 Innombrables – et unis  
 En ce point – en tout point  
 Y compris – le plus fin  
 Ici – là ...  
 Et même – bien plus loin  
 Quelle présence en ce point !  
 Devant moi – devant toi  
 Et en moi – et en toi  
 Vibrations – de la VIE  
 ...  
 Tout cela – m’émerveille  
 Sous le vaste – arc en ciel  
  
 Pour clamer – l’infini  
 Et celui – qui le fit...

\*

\*

\*